

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

La Catastrophe du "Vendémiaire"

Hebdomadaire



Un deuil cruel vient de frapper à nouveau la marine française et le pays tout entier. Après le *Farfadet*, le *Lutin*, le *Pluviose* le submersible *Vendémiaire* a sombré dans un collision. C'était le matin, par très beau temps, vers

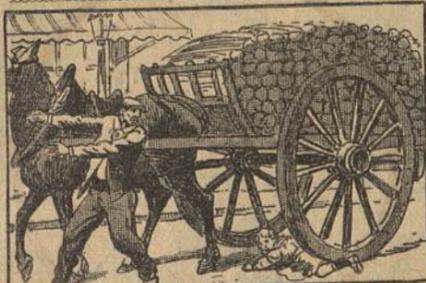
Lire la suite page 2.

Les Faits-Divers de la Semaine

ARRESTATION MOUVEMENTÉE. — S'apercevant qu'ils étaient surveillés, deux voleurs descendirent sur la berge du quai de la Mégisserie, se débarrassèrent de leurs paquets



et gagnèrent un ponton pour prendre le bateau omnibus. Du haut du quai, les agents qui les guettaient tirèrent des coups de revolver en l'air. L'agent du ponton put ainsi arrêter un des malfaiteurs. L'autre qui s'enfuyait fut vite rattrapé. PARIS.



UNE FILLETTE ÉCRASÉE. — Sortie seule de chez ses parents pour faire une commission, une fillette de cinq ans voulut traverser la chaussée. Elle ne put éviter une voiture de marchand de bière qui arrivait. La pauvre enfant, renversée et écrasée, est morte dans une pharmacie voisine. PARIS.



LE SEMEUR D'OR. — Avenue de Cléber, un Turc distribuait à tout venant des pièces d'or et d'argent. Un passant essaya de le moraliser. Le Turc, furieux, tomba sur lui à bras raccourcis. Des agents intervinrent et s'emparèrent du semeur d'or qui a été envoyé à l'infirmerie spéciale. PARIS.

La mensuration dans les banques

Au lendemain des randonnées de la bande Bonnot-Garnier-Valet and Co, un de nos confrères demandait, en précaution contre les malfaiteurs de l'avenir, que les conscrits fussent berfillonnés lors du tirage au sort, de manière que le service anthropométrique ait une fiche de tous les citoyens français.

L'Evening Post raconte que certaines banques américaines nous ont devancés en ceci. Depuis quelques jours, les personnes qui se présentent aux guichets de la Williamsburg pour y toucher un chèque, ladies ou gentlemen, sont priées d'abord de retirer leurs gants, de tremper un pouce dans de l'encre et de l'appuyer ensuite sur un bout de carton.

Puis, le caissier vous passe un morceau de flanelle imbibée de térébenthine... Et vous nettoyez votre doigt dont l'établissement conservera dorénavant l'empreinte.

Elle ne livre les fonds qu'après ce cérémonial.

Un scandale de mœurs

Une scandaleuse affaire de mœurs vient d'éclater, à laquelle sont mêlées des personnalités du monde commercial et industriel de Béziers.

Dans un établissement champêtre appelé « Villa des Arts » et situé à proximité des arènes, de jeunes et de vieux débauchés se donnaient rendez-vous pour se livrer à des orgies avec des fillettes de douze, treize et quatorze ans, que leur procurait la tenancière, âgée de soixante-cinq ans.

Le commissaire de la brigade mobile de Montpellier, assisté de deux inspecteurs, se rendit, un soir, en fiacre à la Villa des Arts, et, s'étant donné pour un client sérieux, fut mis en présence de trois fillettes, qu'il interrogea habilement. Elles lui apprirent qu'un grand nombre de jeunes filles de leur âge étaient conduites fréquemment par des proxénètes, ou, parfois même, par leurs mères, qui, par l'intermédiaire de la tenancière, les livraient à des hommes. Elles racontèrent aussi les scènes ignobles qui se déroulaient dans la villa et

LA CATASTROPHE DU "VENDÉMIARE" (suite)

six heures et demie, à cinq milles dans le nord-ouest du cap de la Hague; l'escadre en ligne de file était attaquée par les sous-marins de Cherbourg, lorsque le périscope de l'un d'eux fut aperçu sur l'avant du *Saint-Louis* à si petite distance que le cuirassé ne put manœuvrer pour l'éviter. L'abordage se produisit. A la suite du choc, on vit apparaître un bouillonnement d'air qui dura une dizaine de minutes; quelques morceaux de lattes du pont volant furent aperçus à la surface. Une bouée fut immédiatement mouillée. L'escadre resta une heure sans rien apercevoir. La brume survenant ensuite, l'escadre continua sa route sur Cherbourg, en laissant sur place un croiseur et un contre-torpilleur.

Les recherches entreprises ensuite demeurèrent vaines. On constata que le sous-marin avait sombré par un fond de cinquante-trois mètres; or, les scaphandriers ne peuvent descendre à plus de trente mètres. Toute tentative de sauvetage était donc inutile.

Dans leur cercueil d'acier, les officiers et matelots du *Vendémiaire* dorment leur dernier sommeil. Ils sont là, au nombre de 21, et jamais leurs corps ne remonteront sans doute vers la lumière.

M. Delcassé, ministre de la marine, parti pour Cherbourg à la première nouvelle du désastre, tint à rendre aux marins morts pour la patrie un solennel hommage.

Il s'embarqua sur la *Gloire* et le cuirassé se dirigea vers le lieu de la catastrophe où veillaient la *Marseillaise* et le *Gabion*. Quand il fut parvenu à l'endroit où le *Vendémiaire* avait disparu, les machines stoppèrent et, dans le calme impressionnant qui se fit, toutes les têtes, spontanément, se découvrirent; la garde porta les armes, le pavillon fut mis en berne et, soudain, retentirent les accents de la *Marseillaise*. Deux ou trois fois, la musique reprit le refrain du chant national, à la demande même du ministre, qui avait des larmes aux yeux. Trois coups de canon, enfin, furent tirés, en manière d'ultime salut, et cette scène fut simple et grandiose.

Comme à regret, au bout de quelques minutes, les machines reprirent leur marche et la *Gloire* regagna Cherbourg.

Deux jours plus tard, comme pour défier le destin trop cruel, deux autres sous-marins exécutèrent une plongée vers le lieu de la catastrophe.

Et, comme, au retour au port, un journaliste demandait à un des matelots s'il n'avait pas eu quelque crainte, au cours de cette plongée faite au lendemain d'un si grand malheur, celui-ci eut cette réponse superbe qui donne une haute idée de l'héroïsme de notre marine: « Si nous avions peur de la mort, ce ne serait pas la peine d'être marins! »

auxquelles on les contraignait de jouer un rôle. Ayant alors dévoilé sa personnalité, le commissaire procéda sur-le-champ à l'arrestation de la proxénète, et se rendit à l'hôtel de ville, où il convoqua de nombreux témoins.

A la suite de l'enquête ouverte par le parquet et la brigade mobile, on a procédé à plusieurs arrestations sensationnelles d'individus qui occupent des situations très en vue dans le commerce bisbetique.

Une foule énorme a stationné durant tout l'après-midi aux abords du palais de justice, où avaient été conduites une vingtaine de fillettes, victimes des pratiques de la Villa des Arts. Trois proxénètes ont été également arrêtés.

Le testament du roi du diamant

On a ouvert ces jours-ci le testament de sir Julius Wernher. Sa fortune personnelle est évaluée approximativement à 125 millions de francs. Le roi du diamant laisse environ 92 000 000 à lady Wernher et à ses trois fils et lègue à diverses œuvres charitables de l'Afrique du Sud et de Londres différentes sommes qui se montent à environ dix millions.

Un officier arrêté par un caporal

Un incident, sur lequel l'autorité militaire garde un silence absolu, s'est produit à Laval, au cours d'exercices de voies et communications.

Un caporal territorial, ayant refusé à un lieutenant du 124^e d'infanterie, non muni d'un ordre de service, de le laisser pénétrer sur la ligne du chemin de fer, l'officier voulut forcer la consigne; le caporal le fit alors arrêter et conduire au poste de la gare par quatre hommes. Une enquête a été ouverte.

Un consul emprisonné comme escroc

Il y a quelques jours, à Lyon, on arrêtait deux individus qui, le jour de l'Ascension, avaient cambriolé l'appartement du consul d'Autriche à Genève.

Les deux voleurs déclarèrent tout de go qu'ils avaient volé une centaine de francs et des bijoux, soldés à vil prix à Lyon.

De son côté, le consul télégraphiait qu'on lui avait enlevé 2 600 francs, d'où fureur de l'un des cambrioleurs qui entra alors dans des détails curieux et scabreux, disant notamment que le consul était un escroc qui donnait un secours de 2 fr. 50 à ses nationaux et majorait le prix de ses aumônes.

L'enquête faite par la police genevoise a démontré que les dévaliseurs du consul disaient vrai. Ce dernier, ancien général persan, puis major dans l'armée autrichienne, vivait d'expédients et d'escroqueries.

Discrètement, la police prévint le gouvernement autrichien, qui révoqua sur l'heure son consul à la veille de son arrestation. Celle-ci eut lieu le jour où les deux voleurs extradés, arrivaient à Genève; en sorte qu'ils se trouvèrent tous les trois avec le consul au greffe de la prison, où ils furent immatriculés à la file, les voleurs d'abord, l'ex-consul ensuite. Ce dernier a escroqué 25 000 francs, dont 10 000 francs à un individu auquel il avait promis de le faire nommer chancelier du consulat.

Pickpockets en train royal

Malgré les efforts de la police pour le tenir secret, un fait étrange vient de parvenir à la connaissance des habitants de Copenhague et

d'y causer une vive stupeur. Pendant les obsèques du roi Frédéric dans la cathédrale de Roeskilde, on a arrêté deux pickpockets venus de l'étranger et faisant partie d'une bande internationale. Quatre de leurs complices ont réussi à échapper aux agents.

Ces voleurs, ainsi qu'on a pu l'établir depuis, avaient pris le train spécial qui ramenait de Roeskilde à Copenhague le roi et la cour et malgré la surveillance des agents danois, anglais et russes, ils ont dévalisé en route plusieurs dignitaires de la cour. Leur butin peut s'évaluer à plusieurs milliers de couronnes.

Dans le train où ces exploits de tire-laine se sont accomplis, il y avait quatre rois, cinq reines et environ 50 princes et princesses, entre autres le prince héritier allemand et sa femme.

Les faux rescapés

Au lendemain de la catastrophe du *Titanic*, les survivants furent priés de se présenter aux bureaux des quotidiens de New-York qui, si besoin, leur délivreraient des secours.

Nos confrères ont découvert depuis qu'un tas d'individus qui s'étaient fait inscrire ne sont jamais sortis de chez eux, n'ont jamais mis les pieds à bord d'un paquebot.

Or on a la certitude que tous refusèrent l'argent qui leur était offert.

Ils voulaient simplement s'offrir la joie de voir leur nom imprimé dans un grand journal.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

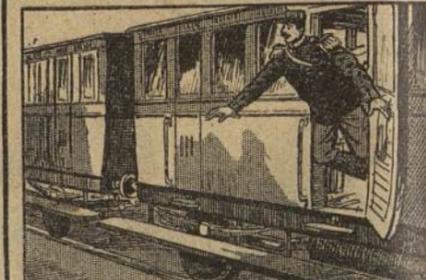
AMPUTÉE. — Intéressées par le fonctionnement d'une faucheuse mécanique sur le champ de courses, plusieurs fillettes tournaient autour de la machine, malgré la défense



du conducteur. Une des gamines, âgée de 8 ans, vint soudain se jeter dans la faucheuse. Le conducteur arrêta aussitôt son attelage; mais la fillette avait la jambe coupée en deux endroits. CHANTILLY.



UNE AUTO VERSE. — Une famille chilienne revenait en automobile de Villers-Cotterets. Une jeune fille de 15 ans était assise à côté du chauffeur. Dans un virage brusque, la jeune fille tomba; le chauffeur voulut la retenir, il abandonna le volant et l'auto alla se briser contre un arbre et versa. La fillette eut la tête écrasée et les autres voyageurs sont dans un état très grave. COMPIEGNE.

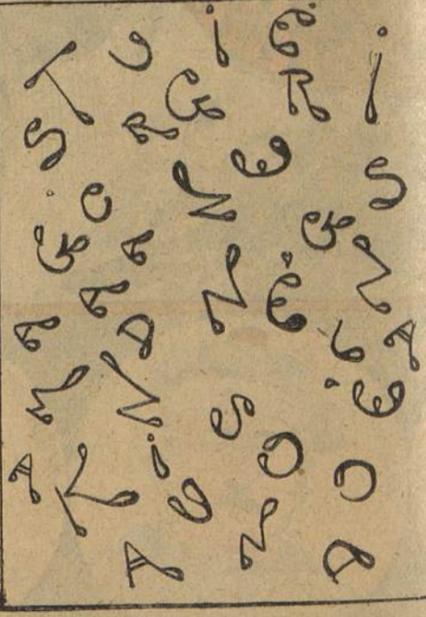


TOMBÉ D'UN TRAIN. — Sa permission expirée, un soldat du 25^e de ligne avait pris le train pour regagner Cherbourg. Comme le train arrivait au pont de la Révolte, le soldat se pencha à la portière qui, mal fermée, s'ouvrit. Le malheureux tomba sur la voie et se fit une terrible blessure à la tête. CLICHY.

CONCOURS N° 41 (3^e Série).

Fanfan Dégourdi, pupille de l'Assistance

SEPTIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11)

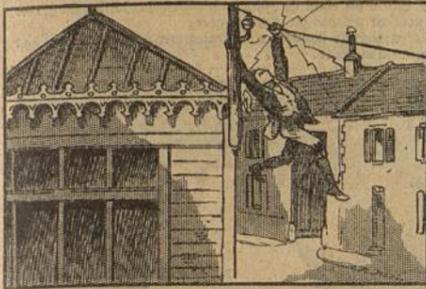


Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

SCÈNE SANGLANTE. — Une scène sanglante s'est déroulée au hameau de La Chaux. A cet endroit, se trouve un café tenu par une femme qui a un ami. Ils se trouvaient réunis dans cet établissement avec des jeunes gens très honorables de Béthencourt. Était aussi assis un inconnu, d'origine suisse. On causa, on but le champagne, puis une discussion survint. L'inconnu tira un revolver et le déchargea à bout portant sur un des jeunes gens qui tomba pendant que, de son côté, l'amant de la femme assénait à la victime des coups de bâton.

MONTBELLARD.



IMPRUDENCE D'ENFANT. — Envoyé en commission, un enfant de 10 ans en profita pour monter sur l'établissement qui sert de station au tramway, place du Marché. Mais il glissa sur le toit, et, en voulant se relever, il saisit le fil électrique à haute tension. Le malheureux resta suspendu par la main gauche qui fut affreusement brûlée ; le petit doigt tomba et l'enfant tomba à son tour. L'amputation de l'avant-bras a été jugée nécessaire.

DOMBASLE.



TROIS PERSONNES NOYÉES. — Sur le canal de la Marne au Rhin, un bateau passait, traîné par un cheval. La corde de halage frappa violemment un arbre. La batelière fut projetée dans l'eau. Son mari et le charretier se précipitèrent à son secours ; mais, frappés de congestion, ils coulèrent à pic.

NANCY.



LE DUEL AU COUTEAU. — Après avoir passé la soirée chez un ami, deux hommes, au moment de partir, voulurent faire de l'escrime. Les fleurets manquant, on se servit de couteaux ronds. Tout à coup, un des adversaires se fendit. L'autre s'affaissa. Le couteau lui était entré dans la poitrine et lui avait perforé le poulmon. On espère le sauver.

LAMARCHE.

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

XXI *

Puis, toute notion s'abolit en elle ; elle perdit connaissance et tomba à la renverse... dans les bras du monsieur correct posté là tout exprès pour la recevoir...

La vieille, aussitôt, se redressa, ricanant montrant son facies ignoble.

— V'lan, ça y est !... Maintenant, je vais chercher le sapin pour emmener la poulette... Pauvre biche au cœur tendre...

— Tais-toi, riposta l'homme, et ne bouge pas... ce n'est pas toi qui ramèneras la voiture... Il y a du monde...

Soudain inquiète, l'étrange marchande de fleurs promena autour d'elle son regard soupçonneux...

Plusieurs personnes s'avançaient en effet, ayant vu la faiblesse de la jeune femme, mais de trop loin, dans l'obscurité, pour en avoir aperçu les causes.

Parmi ces témoins gênants, il y avait même, ô malchance ! un agent de police.

La marchande de fleurs, perdant toute son assurance, crut qu'elle allait s'évanouir elle aussi.

Heureusement pour elle, elle trouva l'énergie de n'en rien faire.

Bravement, l'inconnu qui soutenait Mme Leudel fit face au danger.

Sans aucun embarras apparent, il s'adressa au sergent de ville.

— Auriez-vous l'obligeance de me chercher un fiacre ? Ma femme s'est tout à coup trouvée souffrante en achetant des fleurs... Elle est sujette à ces indispositions... Nous demeurons tout près, heureusement, avenue de Wagram... C'est aussi près qu'une pharmacie où elle serait désoignée de se voir tout à l'heure en revenant à elle...

Un peu remise, la marchande de fleurs crut devoir glisser son mot :

— Quel dommage... Une si jolie dame... Heureusement qu'elle était avec son mari... Il ne faudrait pas la laisser sortir seule...

L'agent de police n'avait aucune raison de douter des explications qu'on lui fournissait sans qu'il eût rien demandé.

En somme, la situation se présentait fort simple et très naturelle.

Il se mit donc en quête d'un fiacre.

Il n'eut pas à aller le chercher très loin. Un coupé passait précisément comme tout exprès, médiocre voiture d'un loueur de banlieue, traînée par une rosse âgée et conduite par un cocher mal vêtu...

Mais, pour une si petite course... dans un cas urgent...

Et puis, qu'importait au sergent de ville ?... Il ne demandait qu'à continuer sa promenade réglementaire sans incidents ni tracasseries...

Mme Leudel fut donc bien vite installée dans le fiacre équivoque qui se mit à rouler tranquillement dès que l'inconnu eut donné une adresse.

L'agent s'éloigna.

Les curieux se dispersèrent.

Un petit pas trotinant, la vieille mar-

* Voir les numéros 161 à 180.

chande de fleurs se dirigea vers une rue transversale et déserte.

Dès qu'elle y fut engagée, elle releva le buste et activa sa marche.

Puis, à la première ouverture d'égout qu'elle rencontra, elle s'arrêta et fit disparaître le fameux bouquet d'œillets au chloroforme qui avait endormi Mme Leudel.

Les autres fleurs suivirent, puis le fichu troué.

Du fond de son panier vide, la vieille sortit alors un chapeau dont elle se coiffa, et, ainsi transformée, elle continua rapidement sa route.

XXII

L'infortunée Mme Leudel était tombée dans un véritable guet-apens ourdi par des misérables à l'infâme projet desquels elle se trouvait maintenant livrée sans défense.

On a deviné peut-être que la fausse marchande de fleurs qui avait joué la comédie de la misère à la jolie veuve n'était autre que la malhonnête compagne de Chaussagnol.

L'agent d'affaires avait bien su choisir une femme digne de lui pour le seconder utilement dans ses entreprises.

Et il avait eu soin de développer ses mauvais instincts par une éducation appropriée.

La mégère profita des leçons du professeur en fourberie avec une intelligence, une docilité et une faculté d'assimilation merveilleuses.

Le maître n'eut qu'à se louer de l'élève.

Il l'avait épousée en légitimes noces malgré sa misère sordide, l'ayant rencontrée à la porte d'un asile de nuit un soir que, sans ressource aucune, elle ne savait que devenir.

Flairant en cette créature un sujet d'élite à rebours, merveilleusement doué pour le mal, il eut l'habileté de se l'attacher ainsi définitivement.

Pour la malheureuse sans foyer, le mariage était une délivrance inespérée, un abri sans rival, une sécurité de tous les instants comme elle n'aurait jamais osé en rêver.

Pour la première fois de sa vie sans doute, elle sentit éclore en sa vilaine âme un bon sentiment.

Ce ne fut pas de l'amour qu'elle conçut pour Chaussagnol, mais une indéfinissable passion de reconnaissance outrée, un dévouement qui allait jusqu'à l'abnégation, au sacrifice heureux.

Il devint tout pour elle et elle lui appartint comme un chien à son maître, haïssant tout en dehors de l'homme qui l'avait su conquérir.

Chaussagnol accapara les seules parcelles bonnes de son être.

Pour les autres, elle devint pire.

Bref, ces deux êtres abominables étaient faits pour s'entendre.

La femme compléta l'homme.

Et c'était au pouvoir de ce couple infâme que la pauvre Blanche venait de tomber, succombant à une embûche atroce.

Oh ! Chaussagnol, qui jouait sa dernière carte — au moins en cette partie — avait tout combiné savamment, avec une ruse infernale pour réussir.

Les Faits-Divers de la Semaine

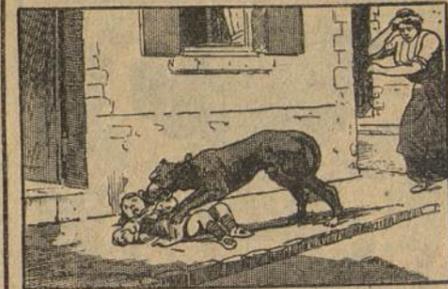
(Suite).

UN MEURTRE ODIEUX. — Vers onze heures du matin, un journalier a trouvé à Hiéville, sur la route de Livarot, le cadavre d'une femme presque entièrement dépouillée de ses vêtements. La tête était recouverte par la jupe, elle avait un tampon d'étoupe dans la bouche et était morte étouffée.

La gendarmerie de Saint-Pierre-sur-Dives ouvrit une enquête avec le concours d'un docteur et on reconnut que cette femme avait été étranglée et violée. C'est une domestique de 24 ans.

La brigade de Caen fouille les environs pour retrouver l'assassin.

LISIEUX.



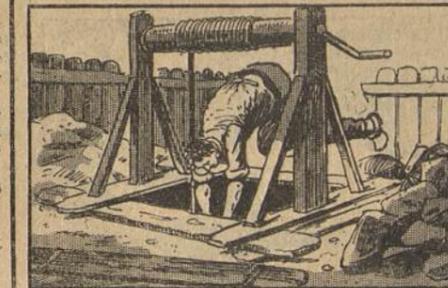
MORDUE PAR UN CHIEN. — Voyant un chien passer devant elle, une petite fille de 3 ans voulut le caresser. Mais l'animal était méchant. Il bondit sur la pauvre fillette et lui planta ses crocs dans le visage. L'enfant eut les lèvres déchirées, une joue transpercée. Les médecins ont déclaré qu'elle demeurerait sans doute défigurée.

GRAVILLE-SAINTE-HONORINE.



TOMBÉ D'UN GRENIER. — Vers huit heures du soir, un domestique de ferme était allé chercher au grenier un sac de grains. Comme il ressortait, son chargement sur l'épaule, il manqua une marche du petit escalier et tomba sur le sol. Dans sa chute, il eut la jambe gauche brisée. On dut le transporter à l'hôpital.

ÉCREPAT.



TOMBÉ DANS UN Puits. — Chargé de surveiller la manœuvre d'un treuil qui descend dans une mine, un ouvrier, âgé de 29 ans, se pencha au-dessus du puits. Il fut atteint par la manivelle du treuil qui lui brisa le crâne et le précipita dans le puits profond de cinquante mètres. Le malheureux laisse une veuve et plusieurs enfants.

SOUSMONT-SAINT-QUENTIN.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

L'ÉCROULEMENT D'UN CHATEAU EN ESPAGNE

Les vieillards sans famille, pour peu qu'ils aient quelque fortune, sont moins à plaindre qu'on ne le suppose généralement ; de ce qu'aucun enfant, neveu, cousin ou cousine, ne leur prodigue les soins, les attentions, les prévenances dus à leur âge et à leur qualité de vieux parents, il ne s'ensuit pas qu'ils sont isolés et privés de toutes ces marques d'affection ; et, à défaut d'héritiers directs, ils peuvent, par un testament, récompenser la fidélité et le dévouement d'amis ou de serviteurs.

C'est ce que ne cessait de se dire Annette Bajou, depuis quinze ans au service de Mme veuve Grelu, en qualité de cuisinière. Un jour, elle avait vu venir le notaire ; cet officier

ministériel était resté deux heures enfermé avec la vieille dame ; Annette avait écouté à la porte, mais on parlait à demi-voix, et quelques mots seulement étaient arrivés à son oreille ; ces mots, il est vrai, étaient ceux de *clause, legs*, et elle en avait conclu que sa maîtresse dictait son testament.

Convaincue que le legs la concernait, Annette avait redoublé de zèle auprès de celle qui lui assurait un avenir, tout en se demandant si l'avenir n'était pas un bien gros mot ; la bonne dame avait quelques vieux amis, elle avait même un filleul, et puisqu'elle était dévote, à qui distribuerait-elle sa fortune ? Annette en aurait-elle la forte part ? Ne serait-elle désignée que pour un legs sans importance ? Cette préoccupation troublait ses nuits. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle résolut de mettre fin à une incertitude obsédante ; donc un jour, pendant une absence de sa maîtresse, elle fouilla dans les meubles de la bonne vieille sans défiance, trouva la copie du testament et tomba anéantie dans les ruines de ses châteaux en Espagne ; les seuls légataires étaient le filleul, quelques amis assidus et la paroisse.

Annette n'était plus une femme, c'était une furie, une lionne, une panthère, une hydrophobe, et, à dater de ce jour, celle qui léguait une partie de sa fortune pour s'assurer le paradis trouva chez elle le plus intolérable enfer. Elle devint une pelote dans laquelle sa cuisinière enfonçait du matin au soir des

épingles ; la soupe fut froide, le vin fut chaud, et tout, sur sa table, fut aigre, excepté le vinaigre ; la cuisine ne désemplit pas de pompiers, de gendarmes, et la veuve martyre trouva jusqu'à une lettre d'amour écrite par Annette à un cuirassier, qui aurait probablement préféré une aile de poulet à un poulet d'elle.

La dépense quotidienne de 7 à 8 francs s'éleva à 14 et 15 francs ; bref, un beau jour, la maîtresse, à bout de patience, porta plainte contre sa domestique. Malheureusement, rien de délictueux n'était prouvé, de sorte que la plainte n'eut pas de suites.

Nous nous trompons : elle eut pour suite une plainte en dénonciation calomnieuse consignée à la cuisinière enragée par un homme d'affaires, et voilà la femme au testament devant la police correctionnelle. « Je perdrai peut-être mon procès, dit la plaignante à une autre cuisinière qui a répété le propos, mais j'ai le moyen de me payer ça. »

En effet, les ans des paniers font l'aisance des cuisinières.

La veuve Grelu, qui pensait n'avoir jamais à comparaître que devant le juge suprême, est profondément troublée devant les juges chargés d'appliquer la loi humaine.

— Calmez-vous, madame, lui dit M. le président, et fournissez vos explications devant le tribunal.

— Mais, monsieur, dit-elle, je n'ai rien à expliquer ; cette fille est devenue tout à coup un monstre ; il n'y a pas de malice qu'elle ne

m'ait faite ; la dépense de la nourriture s'est doublée, et ma cuisine était une caserne ; je n'y comprenais rien ; c'est une fille que j'ai maintenant pour bonne qui m'a tout expliqué ; je l'ai fait citer ; c'est alors que j'ai porté plainte.

LA PLAIGNANTE. — Oui, mais on m'a donné raison, puisque votre plainte on l'a envoyée à Chaillot ; donc je suis innocente, et je demande 6,000 francs pour ma réputation attaquée.

La cuisinière, entendue comme témoin, raconte la confiance que lui a faite la plaignante au sujet du testament et des misères successives qu'elle faisait endurer à sa maîtresse.

LA PLAIGNANTE. — C'est faux !...

LE TÉMOIN. — Vous en êtes une autre !

M. LE PRÉSIDENT. — Oh ! pas d'altercation !

LE TÉMOIN. — Elle en a un toupet !

LA PLAIGNANTE. — Même que vous m'avez dit que la maison avait l'air d'une baraque et cette vieille dame, d'une femme qui boit, avec son nez rouge en canule de seringue.

LE TÉMOIN. — Oh ! l'horreur de créature !

M. LE PRÉSIDENT. — Voyons, pas d'injures ici !

LE TÉMOIN. — Oui, monsieur, mais aussi, s'entendre dire à son nez, à sa barbe... (à la plaignante), car enfin, vile femme que vous êtes, je n'ai pas deviné des personnes qui sont sur le testament de madame, je vais les nommer. Et le témoin cite des noms.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

DRAME DE LA FOLIE. — Dans une métairie située près du hameau d'Aynat, vivait un jeune ménage, composé du père, de la mère et de deux jeunes enfants, un garçon et une fille.

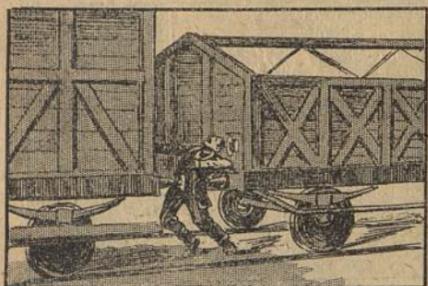
Le père donnait depuis quelque temps des signes de déséquilibre moral. Dans la soirée il a, dans un accès de folie, étranglé sa jeune femme.

Lorsque les parents et les voisins se sont aperçus du meurtre, l'assassin a fui emportant dans ses bras sa jeune fille, qu'on a retrouvée morte au pied d'un rocher.

La gendarmerie de Saurat a vainement recherché jusqu'ici le dément. **FOIX.**



UN ÉBOULEMENT. — Aux chantiers du transpyréen, près de Berguet, un énorme éboulement s'est produit subitement. Trois mille cinq cents mètres cubes de rochers ont glissé sur la route. Les ouvriers purent cependant s'enfuir. Mais deux d'entre eux ne purent se sauver assez tôt : l'un fut tué, l'autre fut grièvement blessé. **AX-LES-THERMES.**



ACCIDENT EN GARE. — Un marchand de primeurs qui attendait un envoi d'oranges, se tenait sur les voies de la petite vitesse ; il voulut traverser par une coupure un train de marchandises en formation. A ce moment, sous la poussée d'une rame de wagons, la coupure se ferma. Fortement comprimé, le marchand eut le thorax défoncé. Il succomba à ses blessures. **TARBES.**



CHUTE DE CHEVAL. — Au cours d'une promenade, un colonel d'artillerie a fait, près de Château-Lauradoux, une terrible chute de cheval. L'officier, qui souffrait de lésions internes, a été transporté chez lui. Malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il succomba à ses blessures. **CLERMONT-FERRAND.**

LA PRÉVENUE. — C'est vrai ! Ah ! c'est bien malheureux ; tout ça ne serait pas arrivé si je n'avais pas fait mon testament.

La brave dame n'est probablement pas seule à exprimer ce regret, et

Du haut des cieux, sa demeure dernière, la victime de Prado, elle aussi, doit dire : « Si je n'avais pas fait monter *cet amant* chez moi, il ne m'aurait pas assassinée. »

LA VOCATION

DE BOISSEAU FILS

Les prévenus traduits en police correctionnelle présentent souvent des moyens de défense qui stupéfient littéralement ; mais il n'y a que les gamins de Paris, renvoyés devant le Tribunal à l'occasion de menus délits qu'ils ne peuvent nier matériellement, pour trouver de ces atténuations qui auraient désoilé le poète grec Philémon, lequel mourut de rire en voyant un âne manger des figues ; il est vrai qu'il avait quatre-vingt-dix-sept ans (pas l'âne, bien entendu).

On ne le roulait pas deux fois.

Puisque, par un hasard vraiment providentiel, le premier coup n'avait pas réussi, au second engagement, il se promettait de ne point manquer le but.

Et, jusqu'à présent, le sort paraissait être de son côté.

La chose n'avait guère été commode à mener à bonne fin, cependant...

L'exécution du plan tracé ne se montrait pas exempte de difficultés.

Mais Chaussagnol, on l'a vu déjà, n'était pas homme à se rebuter à l'avance et à reculer devant aucun danger.

— Bah ! s'était-il dit, avec de l'audace, beaucoup d'audace... et autant de sang-froid on a toujours les meilleures chances de se tirer d'affaire !...

On se rappelle que sa situation était particulièrement compliquée.

Comment agir sans éveiller l'attention des agents qui le « filaient » ?

Car la police ne l'abandonnait nullement.

Par la fenêtre de son cabinet, Chaussagnol apercevait de temps à autre les deux gèneurs qui se promenaient dans la rue en affectant une apparente placidité.

Comment leur échapper ?

Chaussagnol réfléchissait, accoudé sur son bureau, sa tête brûlante enfouie dans ses mains...

Enfin, il se redressa, sa grosse face rouge éclairée d'un sourire sardonique, ses petits yeux gris brillant férocement d'une joie sauvage.

— A nous, s'écria-t-il en se levant, les merveilles de la science ! Vive l'électricité et la mécanique !... Voilà encore des inventions qui vont servir à quelque chose d'utile... ou je ne m'y connais pas !...

Et l'agent d'affaires appuya impérieusement, à coups précipités, sur le bouton d'appel du téléphone qu'il ne s'était jamais senti si heureux que ce jour-là d'avoir fait installer à son domicile...

— Ça vaut bien la dépense ! exclama-t-il en attendant qu'on lui donnât la communication demandée.

Quelques secondes après, la sonnerie retentissait en un joyeux carillon.

Chaussagnol saisit les récepteurs dans un mouvement de fièvre.

— Allô ! Allô ! Monsieur Chamberlot... Lui-même, oui... C'est bien vous ?... Vous êtes seul ?... Absolument seul ?... Vous reconnaissez ma voix ?... Bien... Envoyez immédiatement, par quelqu'un de sûr, prendre une lettre urgente au café X... rue Saint-Charles... Tout de suite, n'est-ce pas ?... Je compte sur vous... A tout à l'heure...

Chaussagnol accrocha les récepteurs et se mit en devoir d'écrire.

Sa plume paraissait voler sur le papier, tant elle allait vite.

Les lignes se succédaient, serrées, les phrases se bousculant à la course.

L'agent d'affaires s'arrêta enfin et se relut...

— Pas calligraphié, murmura-t-il... Mais enfin, il connaît mon écriture, ce cher ami... Voyons, tout y est bien... Pas d'erreur... pas d'oubli ?

Non... c'est parfait... L'heure... L'endroit... C'est tout à fait clair... Le garage... L'itinéraire... L'équipement... Rien ne manque.

Satisfait, Chaussagnol prit une enveloppe, y glissa le billet et traça la suscription d'une main ferme.

Puis il appela :

— Ernestine !

Sa femme accourut.

L'angoisse était empreinte sur ses traits, car elle savait son seigneur menacé.

Mais, devant la figure presque rayonnante de Chaussagnol, son inquiétude parut s'atténuer aussitôt...

— J'ai entendu la sonnerie du téléphone, dit-elle ; il y a du nouveau ?... Un bon espoir pour nous ?...

— Je t'expliquerai tout à l'heure, répondit

l'agent d'affaires... Pour l'instant, écoute-moi, il n'y a pas de temps à perdre... Tu vas aller tout de suite de ma part, porter cette lettre au café X... et prier qu'on la remette à la personne qui viendra la demander au nom de M. Chamberlot...

— Bien...

La mégère partait déjà. Chaussagnol la rappela.

Et, tendant la main vers la fenêtre :

— Surtout méfie-toi, n'est-ce pas ?... Et cache bien ta lettre !...

— Oui, dit-elle, — et son visage prit une expression haineuse, — je les ai vus... je sais qu'ils sont toujours là... les bandits !...

— Va ! conclut l'agent d'affaires... Au fait, prends donc un panier à provisions. Fais quelques achats pour donner le change...

— Compris ! ne t'inquiète pas !

Ernestine disparut.

Chaussagnol retourna s'asseoir, surveillant la rue de sa place.

Il ne tarda pas à voir un des deux agents se détacher et emboîter le pas à sa femme.

— Parbleu ! grogna-t-il, je m'en doutais ! Mais tu peux tricoter des giges, mon bonhomme !... Tu perds ton temps... Ernestine t'en remontrera ! Tu ne verras que du bleu à la lettre... ou plutôt tu ne la verras pas du tout !...

Et, plus tranquille désormais, Chaussagnol roula une cigarette qu'il se mit à fumer avec une satisfaction évidente.

Au bout d'un quart d'heure, Ernestine reparut, portant un panier bourré de comestibles variés.

Elle avait l'air satisfait.

— Eh ! bien ? questionna Chaussagnol.

— Le « roussin » en a été pour ses frais... et pour un vermouth. Il m'a suivi partout...

— Alors ?...

— Le temps qu'il entre derrière mes talons, la lettre était déjà en lieu sûr... Pas besoin de longues explications avec le patron. Il nous connaît assez !... Toi surtout !...

— Un reproche ? plaisanta Chaussagnol.

— Oh ! non... Tu es sobre... Il faut bien se distraire un peu en allant au café...

— Sans compter que cela a bien son utilité... La preuve...

— Enfin, la commission est faite... Ce que je craignais, c'est que le particulier ne s'attardât... Mais non... J'ai pris un air fureteur en sortant... Alors, il s'est empressé de se remettre à mes trousses... Tiens ! il a déjà rejoint son camarade !...

Chaussagnol, mis en gaieté, s'esclaffa.

— A-t-on raison de dire que les agents sont de braves gens !... C'est drôle tout de même qu'il ne se soit pas demandé ce que tu allais faire dans ce café !...

Ernestine sourit.

— J'ai eu la précaution d'acheter devant lui un litre de madère et deux douzaines d'huîtres...

— Parfait !... s'écria Chaussagnol. Et tu ne le disais pas !... Allons vite nous mettre à table !... J'ai une faim de loup !... Décidément, il n'y a rien qui creuse comme les saines émotions, ma belle !...

Une heure plus tard, Chaussagnol sortait.

Derrière le lorgnon cerclé d'or, ses grasses paupières clignotaient malicieusement sur les petits yeux aux cils roux.

Le torse droit, la poitrine bombée, la tête haute, l'agent d'affaires marchait allègrement, sans hâte, d'un pas ferme et assuré, comme un bon bourgeois à la conscience tranquille qui se livre aux douceurs d'une promenade hygiénique après un bon déjeuner.

Rien dans son allure ne pouvait révéler quoi que ce fût du plan audacieux qu'il était en train d'exécuter.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

SINGULIER ACCIDENT. — Un homme âgé de soixante ans passait près du chantier de construction des écoles, place Henri-IV, quand il fut renversé par un panneau qui venait de se détacher de la clôture.

Le sexagénaire, impotent, a été blessé à la jambe droite, et il se plaint, en outre, de douleurs internes ; on l'a transporté d'abord à l'hôpital, puis à son domicile. **BORDEAUX.**

UNE RIXE. — A Valence-sur-Baise, un ouvrier espagnol a frappé, au cours d'une discussion, un camarade de travail à la tête d'un coup de pioche. L'état de la victime est grave. Le docteur n'a pas pu se prononcer.

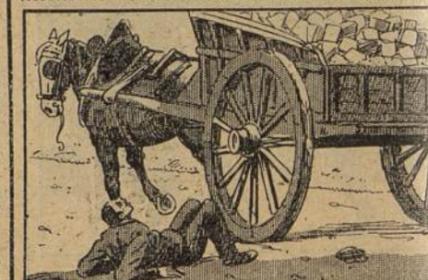
Le parquet de Condom s'est transporté à Valence-sur-Baise aux fins d'enquête. **CONDOM.**



NOYÉ EN S'AMUSANT. — Sur un quai des docks, plusieurs gamins jouaient. Ils couraient, se poursuivant joyeusement, quand l'un d'eux, âgé de six ans, glissa sur le bord et tomba dans le bassin. Ce fut en vain que les marins se mirent à sa recherche. On ne retrouva son corps qu'une heure plus tard. **BORDEAUX.**



ÉCHAPPÉ À LA MORT. — Monté sur une échelle, au sommet d'un échafaudage d'une hauteur de trois étages, un charpentier perdit l'équilibre et tomba dans le vide. Par bonheur, il put s'accrocher à une poutre à la hauteur du deuxième étage. Ses camarades le tirèrent de sa situation critique. Il n'en a pas moins reçu de multiples contusions. **BORDEAUX.**



ACCIDENT DU TRAVAIL. — D'un tombereau chargé de pavés de gré, deux pavés tombèrent. Le charretier les ramassa et les jeta sur le véhicule. Mais un des pavés tomba sur la croupe du cheval. Celui-ci lança une ruade qui renversa le conducteur. Le pauvre homme eut le pied gauche écrasé par une roue. **BORDEAUX.**

femme m'a épousé, les pères ont très bien agi !

M. LE PRÉSIDENT. — Les pères ?

LE PÈRE. — Oui, car chacun a pris le sien. (Rire général dans l'auditoire.) Oh ! ils ont très bien agi.

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, réclamez-vous votre fils ?

LE PÈRE, à son fils. — Veux-tu apprendre un état, à la fin des fins ?

BOISSEAU. — Oui, p'pa ; mais pas garçon marchand de vin ?

M. LE PRÉSIDENT. — Cet enfant a raison ; il y en a déjà trop, de marchands de vin.

LE PÈRE. — Je ne peux pourtant pas le mettre en apprentissage chez un ministre.

BOISSEAU. — Il y a Taupineau, que son père a un état que je veux bien l'apprendre.

LE PÈRE. — Qu'est-ce qu'il est ?

BOISSEAU. — Il est logeur. (Rires dans l'auditoire.)

LE PÈRE. — Apprenti logeur ! Il est à tuer.

Le Tribunal, jugeant que le prévenu a agi sans discernement, ordonne qu'il sera rendu à son père qui le réclame.

LE PÈRE BOISSEAU (sortant). — Qu'est-ce que je vais en faire, de ce chameau-là ?

JULES MOINAUX.

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

Le Mystère des Cœurs

XI (Suite.)

— Vous n'êtes pas curieuse... car toute autre, à votre place, en m'écoutant, se hâterait de me demander... de m'interroger...

— Et qui donc est celui-là, madame, qui a remarqué la pauvre fille que je suis ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ?

— Non.

— Vous n'avez pas vu qu'il vous aime ?

— Je n'ai rien vu, madame... Pour voir, il eût fallu vivre auprès de lui... et depuis que vous m'avez recueillie chez vous... il n'y a près de moi, que vos deux fils et M. Jean Mirador... Comme ce ne peut être l'un d'eux, il m'est impossible...

— Cherchez parmi eux, au contraire.

— Parmi ?...

— Mon Dieu, oui, mon enfant...

Et Mathilde, qui croyait à la joie prochaine de Modeste, Mathilde oubliait un instant Giselle dans les larmes, pour ne plus songer qu'à cette joie...

— Ce ne peut être M. Renaud...

— J'ignore pourquoi vous semblez croire que Renaud n'ait pu vous aimer. Toutefois je reconnais qu'en effet il ne s'agit pas de lui...

— Ce ne peut être M. Simon.

— Je vous ferai la même réponse...

— Quant à M. Mirador... dit Modeste dont la voix trembla et devint sourde.

Mathilde fut frappée par cette émotion soudaine.

— Ce ne peut être lui, non plus...

Alors, alors...

Elle cacha sa tête entre ses mains.

Et Mathilde pensa :

— Elle l'aime !... Voilà déjà une partie du secret...

Avec plus de douceur encore, elle reprit :

— C'est un des trois... pourtant... et puisque vous avez écarté — comme moi — les deux premiers... puisqu'il n'en reste qu'un... et puisque celui qui reste...

— M. Jean Mirador ! fit Modeste avec une exclamation farouche.

— Lui !

— Il m'aime ? Vous dites qu'il m'aime ? — Et je viens de sa part, suppliée par lui...

L'enfant eut tout à coup des yeux d'extase, et répéta :

— Il m'aime ! Il m'aime !...

Puis l'extase de la joie trop forte fit place à un regard de folie...

— Ce n'est pas vrai... Il a menti !...

— Pourquoi mentir ?... Pourquoi le soupçonner ?... Quel serait son but ?...

— Ah ! madame ! madame ! Si vous saviez !

Mais elle s'arrêta, sur le bord de la confidence. Elle n'irait pas plus loin. Un soupçon lui venait... vague, très vague encore. Elle se promettait de l'éclaircir...

— Parlez, mon enfant... considérez-moi comme votre amie...

— Oh ! oui, madame, mon amie...

Comment pourrais-je en douter ?... Si vous avez vu tout à la fois ma joie et mon incrédulité, c'est que l'honneur est grand pour une pauvre fille d'avoir su retenir l'attention de M. Mirador... Voilà pour la joie...

— Et pourquoi l'incrédulité ?

— C'est que M. Mirador avait auprès de lui Giselle... Et j'avais cru deviner...

— Que Jean l'aimait ? Vous voyez que vous vous êtes trompée ?

— Vous n'êtes pas curieuse... car toute autre, à votre place, en m'écoutant, se hâterait de me demander... de m'interroger...

— Et qui donc est celui-là, madame, qui a remarqué la pauvre fille que je suis ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ?

— Non.

— Vous n'avez pas vu qu'il vous aime ?

— Je n'ai rien vu, madame... Pour voir, il eût fallu vivre auprès de lui... et depuis que vous m'avez recueillie chez vous... il n'y a près de moi, que vos deux fils et M. Jean Mirador... Comme ce ne peut être l'un d'eux, il m'est impossible...

— Cherchez parmi eux, au contraire.

— Parmi ?...

— Mon Dieu, oui, mon enfant...

— Du moins qu'il était aimé...

Mathilde ne répondit pas... Des choses lui échappaient pour relater entre eux les fils mystérieux qui lui eussent fait comprendre clairement le secret mobile de ces cœurs. Elles savaient que Giselle aimait l'officier. Elle avait été presque certaine qu'en dépit de son silence et de l'indifférence qu'il affectait, Mirador aimait Giselle. Et voici que Modeste elle-même partageait sa conviction. Que voulait dire tout cela ? Un drame intime s'agitait autour d'elle... Cela était évident...

— Que répondrai-je à M. Mirador ?

— Modeste dit d'une voix faible :

— Que je suis heureuse, très heureuse... très reconnaissante...

— Alors, c'est oui ? et il peut venir lui-même ?...

— Non, pas encore... Laissez-moi le temps de me reprendre, de réfléchir...

— Bien... Du moins, ce n'est pas un refus ?

— Oh ! non !... Mais dites-lui, n'est-ce pas ? dites-lui que je suis heureuse ?

Et en effet, quel que dût être l'avenir, ses yeux exprimaient la joie de l'heure présente.

Valentine s'en aperçut bien vite, après le départ de madame Chenavat.

Elle se mit à sauter, dans sa chambre, et à battre des mains.

— Enfin, je te retrouve tout à fait... avec tes yeux gais d'autrefois... Tâche de les conserver, hein, ces yeux-là ?... Ils te vont mieux que les autres...

— Toi, il faut en profiter... car ils ne dureront peut-être pas longtemps.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Une chose inouïe...

— Veux-tu parler, ou je me fâche ?

— M. Jean Mirador m'aime...

— Or, toi, tu en es folle... Où vois-tu que ce soit inouï ?... Je ne vois rien, moi, en tout ça, que de très naturel... Ça devait être... Alors, le mariage ?

— Hélas ! Valentine... j'ai peur !

Et, passant de la joie la plus vive à la plus extrême douleur, elle éclata en sanglots.

— Eh bien ! Eh bien ! mais tu es folle ! Je vais te gronder...

— Laisse-moi ! laisse-moi, Valentine... j'ai besoin d'être seule... pardon !...

Elle courut s'enfermer dans sa chambre, laissant Valentine effrayée de ce brusque accès de désespoir.

Chose étrange, et qui prouvait en quel désarroi était cette pauvre âme, à peine Modeste fut-elle enfermée, hors de tout regard, qu'elle retrouva la tranquillité !

Elle allait vivre aussi, durant quelques jours, au milieu de tous ces bouleversements, parmi des tempêtes qui la jetteraient dans des abîmes, ou qui la soulèveraient jusqu'au ciel, passant des folles terreurs aux plus folles illusions.

Les deux données du problème se posaient devant elle.

Mirador l'aimait-il ?

Mirador ne l'aimait-il pas ?

S'il ne l'aimait pas, pourquoi ce mensonge ? Pourquoi un pareil dévouement ?

Et s'il l'aimait, que devenait Giselle, la douce Giselle, en tout cela ?

A Modeste — de même qu'à Mathilde Chenavat — le soupçon venait qu'elle vivait dans un mystère... Mais la jeunesse est si forte ! la joie de vivre si grande, qu'elle finit par oublier ses craintes, pour ne plus s'abandonner qu'à ses illusions...

Alors, elle fut heureuse !...

Puis la retombée dans l'incertitude...

Giselle aimait Mirador ! Elle allait donc causer le malheur de Giselle !

Elle se souvenait des crises de haine contre son amie qu'elle avait traversées... crises de jalousie... révolte contre la cruauté de la destinée qui donnait tout à Giselle, refusait tout à Modeste...

Elle en éprouva du remords... car rien n'était changé en elle, en vérité, de son affection d'autrefois pour son amie...

A force de misères, elle avait fini par

haïr... Mais, en cette âme, un pareil sentiment ne pouvait durer !... N'avait-elle pas, tous les jours, des preuves du dévouement de la jeune fille pour elle ?...

Elle se leva tout à coup résolue :

— J'irai la voir... Nous nous expliquerons toutes les deux... Je saurai bien...

Un bruit de pas, sous ses fenêtres, dans le jardin, attira son attention.

Elle se pencha ! C'était Giselle qui se dirigeait lentement vers le parc... Vers la forêt peut-être... Le hasard la favorisait... La solitude des arbres allait se prêter à leurs confidences... Elle cria de la fenêtre :

— Giselle... veux-tu de moi... dans ta promenade ?

Giselle leva la tête, hésita une seconde, et répondit avec calme :

— Oui. Je t'attends...

Valentine entra ouvrit la porte et dit :

— Et moi, est-ce que j'en suis ?

— Non, fit Modeste fiévreuse... Tu sauras... après... Laisse-moi causer, seule à seule, avec elle.

Elle se hâta de rejoindre Giselle.

Elle lui prit le bras — qu'elle sentit frémir contre elle.

Modeste pensa :

— Je me doutais bien... Il y a quelque chose !

Pourtant, Giselle lui souriait. Elle savait ce que Modeste allait lui dire. Elle y était préparée. Elle était décidée à cacher sa tristesse... Certes, son cœur était déchiré... mais personne, autre que Mathilde, ne devait s'en apercevoir...

Elles firent quelques pas en silence.

Ni l'une ni l'autre n'osaient dire les premiers mots.

La plus courageuse, ce fut Modeste...

Elles venaient d'arriver sous les arbres. Le soleil brillait, étouffant. Mais il régnait en forêt, dans les sentiers des fonds un peu humides, une fraîcheur délicieuse.

Et, pour fuir la chaleur, comme des tas de petits oiseaux s'étaient réfugiés là, c'était autour des deux jeunes filles, un concert assourdissant.

— Giselle, de graves événements se passent autour de nous...

— Oui.

— Tu sais déjà ?

— A peu près.

— Que sais-tu ?

— Que M. Mirador recherche ta main.

— Giselle, ma fille, n'as-tu rien à me dire à ce sujet ?

— Tu seras heureuse, Modeste, et je me réjouis de ton bonheur.

— En toute sincérité ?

— Douterais-tu de ma franchise ?...

Mieux, douterais-tu de mon affection ?

— Oh ! non. Et toi, doutes-tu de la mienne ?

— Modeste !

— Bon. Alors, si tu veux, je vais te dévoiler ma pensée, comme je voudrais que, de ton côté, tu m'ouvres ton cœur...

Dis, ma Giselle, n'aimais-tu pas M. Mirador ?

— J'avais pris l'habitude de le voir, à la Viergette, souvent, presque tous les jours... mais M. Mirador n'a jamais fait attention à moi !...

— Tu me le jures.

— Oh ! cela, dit vivement la jeune fille, je peux te le jurer !

— Mais toi ? toi !

— Moi ?... Eh ! bien, si M. Mirador avait demandé ma main, j'aurais accepté... Tu vois... je te parle bien franchement, comme tu le désires...

— Ah ! je savais bien. Tu l'aimes... Et tu vas me haïr...

— L'aimes-tu, toi ?

— Oui ! fit Modeste à voix basse.

— Depuis longtemps ?

— Depuis que je vis auprès de toi.

— Et, en ce cas, tu me haïs donc ?

— Ah ! ma Giselle, ma Giselle !

— Je vais te rassurer, du reste... Lorsque madame Chenavat m'apprit la décision, ou plutôt le désir exprimé par M. Mirador... je n'ai pas du tout senti,

à cette nouvelle suprême, la douleur que tu pouvais prévoir... Non... C'est donc que je l'aimais seulement d'une de ces bonnes et solides affections qui font qu'un homme et une femme deviennent des amis... Mais ce n'était pas là de l'amour. Si j'avais aimé... il me semble que j'aurais été malheureuse, que j'aurais pleuré... et je n'ai pas pleuré...

Elle tourna vers Modeste son doux visage.

Il était bien un peu pâle... et le tour des yeux était bien un peu meurtri... mais les lèvres étaient souriantes et le regard s'efforçait d'être gai...

Modeste sentit ses soupçons s'évanouir.

Elle avait tant de hâte d'être heureuse, enfin... Elle acceptait tout ce qui paraissait lui promettre le bonheur...

— Alors, toi, ma Giselle, tu n'avais jamais rien vu ?

— De l'amour de M. Mirador pour toi ?

— Oui.

— A présent, je me rappelle, en effet, que souvent ton nom est revenu entre nous... Je n'y ai pas fait attention alors... Il me parlait et il aimait à me parler de toi... Et tu comprends, n'est-ce pas ? tout le bien que j'en ai dit ?... Puisqu'il t'aime, j'y suis sans doute pour quelque chose... et j'en suis contente, bien contente...

Elle n'avait pas l'air embarrassé.

Nulle indécision dans sa voix.

Comment Modeste ne l'eût-elle pas crue ?

Mais — dans la rigide honnêteté de son âme — elle voulut aller jusqu'au bout :

— Je vais te dire encore... un secret... un gros secret qui pourrait expliquer bien des choses... un secret que tu ignores et que j'ai surpris, moi, par hasard, lors de mon premier séjour à la Viergette.

Un regard de surprise, chez Giselle, et d'attente inquiète.

Modeste poursuivit :

— M. Mirador est malade...

— Oh ! en convalescence... Il a été blessé en Afrique...

— Il est plus malade que jamais... Sa blessure est dangereuse... Il n'en est pas guéri... Je sais la vérité... Ses jours sont comptés... Il ne l'ignore pas... Pouvait-il te dire : « Je vous aime », quand il savait que son amour ne devait le conduire à rien ? Pouvait-il te dire : « Voulez-vous être ma femme ? » quand il savait, qu'en acceptant, tu te condamnerais toi-même à un veuvage précoce... à un deuil douloureux, au lendemain même de la joie de votre mariage ?... Où était son devoir ?... Car je suis sûre qu'il a pensé tout cela... Son devoir était-il de te sacrifier, toi, ou de se sacrifier, lui ?... Est-ce que nous ne le connaissons pas assez pour répondre de ce qu'il devait faire ?... Il n'a pas voulu s'en expliquer avec toi nettement, clairement... Pourquoi ? Pour ne pas te faire de la peine... Peut-être aussi par orgueil... Les hommes ont des fiertés dont nous ne nous rendons pas toujours bien compte... Il a préféré t'éloigner de lui en n'entretenant chez toi aucun espoir...

— Mais, si tu dis vrai... la situation pour lui est la même, envers toi, envers moi... Dès lors, pourquoi t'épouse-t-il ?... Pourquoi est-ce toi qu'il choisit pour te

* Voir les numéros 128 à 180.

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

XII (Suite.)

Tout d'abord ses regards se dirigent vers l'alcôve.

L'alcôve est vide...

Elle veut appeler Pierre ; mais elle ne peut articuler aucun son, il lui semble qu'une main de fer serre sa gorge.

Autour d'elle, elle jette des regards anxieux.

Rien ; la chambre est vide, elle aussi.

Alors son cœur se dilate ; une joie intense et profonde se reflète sur son beau visage que l'angoisse a blêmi.

« Allons, pense-t-elle, Pierre n'est heureusement pas aussi malade qu'on le pensait ; sans doute il s'est levé pour aller dans son cabinet de travail déplier son courrier. »

Le cabinet de travail de Pierre Dubreuil n'était séparé de la chambre à coucher que par une portière ; Micheline souleva cette portière... et aussitôt elle poussa un cri d'effroi en apercevant son mari, effroyablement pâle, affalé sur le fauteuil placé devant la table de travail.

Pierre entendit venir sa femme ; il leva la tête... et ses regards fouillèrent ceux de Micheline.

— Seriez-vous malade ? demanda-t-elle ; vous êtes si pâle...

Lui ne répond pas ; mais ses yeux tristes ne peuvent se détacher des yeux de Micheline, et cet éloquent regard fait comprendre à la malheureuse que Pierre sait tout !

Alors, écrasée, décidée à avouer, elle tombe à genoux devant lui.

Et, d'une voix suppliante :

— Pierre, répondez-moi... qu'avez-vous ? Confiez-moi toute votre peine.

Et comme il se taisait toujours, elle eut un cri de farouche désespoir.

— Qu'avez-vous ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Où souffrez-vous ?

— Là ? murmura-t-il en posant la main sur son cœur ; là, il me semble que plus rien ne bat !...

Sur les mains du vieillard, elle abaissa son front ; et Pierre sentit la brûlure d'un baiser, la brûlure d'une larme.

Lui, très calme maintenant, s'abandonnait à ces douces caresses, les premières peut-être qu'elle lui eût données depuis seize ans, et peu à peu le sang reprenait son cours normal, affluait au cœur qui battait à coups précipités.

— Un médecin va venir, reprit Micheline en se redressant, quelque peu rassurée ; alors il vous faudra bien dire où vous souffrez.

— Je ne suis pas malade.

— Oh ! je le comprends, fait-elle en lui touchant le front ; il y a là une pensée qui vous rend malheureux.

Il ne répond pas ; les paroles ne peuvent sortir de sa gorge. Il suffoque. Le sang gonfle les veines de son cou, ses yeux sont d'une rougeur sanglante ; des frissons courent dans ses veines, le font trembler.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie Micheline épouvantée ; vous ne voulez rien me dire, Pierre... et votre silence me tue ! Je vous en conjure, Pierre, répondez-moi...

A peine achevait-elle ces paroles que la porte du cabinet s'ouvrait, livrant passage à la cousine Lise.

Elle accourait, frissonnante, aussi pâle que le malade qui en ce moment la regardait.

— Le médecin est là, dit-elle.

— Faites-le entrer, murmura Micheline.

Le docteur Larivière, un des plus célèbres praticiens de Paris, était un ami de Pierre Dubreuil.

— Oh ! docteur, fit Micheline en se précipitant à la rencontre du médecin ; docteur, sauvez mon mari ! Voyez dans

— Serait-il donc en danger ?

— Rassurez-vous, madame ; il n'est pas en danger, mais il lui faut des soins immédiats. Je vais rédiger une ordonnance que vous devrez exécuter sur l'heure.



LA GOUTTE DE SANG. — « Alors, murmurait Modeste, redites-le encore... vous m'aimez ?... »

quel état de prostration il se trouve... il ne peut parler !

Larivière s'approcha du malade, l'examina longuement.

— Où souffrez-vous ? demanda-t-il très bas ; vous avez la fièvre... voyons, mon ami, il ne faut rien me cacher.

Immobilisé à quelques pas, Micheline, anxieuse, attendait la réponse de son mari.

Plongé maintenant dans une somnolence inquiétante, Pierre ne semblait pas entendre le docteur.

De temps à autre il levait les bras et portait à son front ses mains moites de sueur. Une rougeur violacée couvrait son visage, son cou, jusqu'à la racine des cheveux ; ses yeux, injectés de sang, étaient devenus d'une fixité épouvantable.

Le docteur Larivière se leva, et, pendant quelques instants, il demeura songeur.

Puis, s'approchant brusquement de Mme Dubreuil :

— Appelez un domestique, dit-il ; il faut coucher votre mari.

Larivière aida le valet de chambre à coucher Pierre, puis il partit.

Le lendemain, de très bonne heure, il revint ; mais rien n'était changé dans l'état presque comateux du malade.

Une forte fièvre, accompagné de délire, s'était déclarée.

— Votre mari est très mal, dit Larivière en entraînant Micheline dans la pièce voisine ; et je ne vous cache pas mes alarmes.

Ces paroles frappèrent Mme Dubreuil en plein cœur.

— Rien ne pouvait faire prévoir hier une pareille catastrophe, dit-elle, et mon mari se portait fort bien. Le matin je l'ai quitté plein de santé... et c'est au retour d'une assez longue promenade que je le trouvais dans cet état.

— C'est étrange, fit Larivière.

Debout à quelques pas, la cousine Lise, impassible en apparence, entendit la réponse de Micheline et un sourire de pitié erra sur ses lèvres.

« Pour se disculper, la malheureuse

paye d'audace, pensait-elle ; pauvre femme ! Elle veut sauver les apparences, sachant cependant mieux que tout autre d'où vient le coup de massue qui tue mon pauvre Pierre ! »

Et Micheline, qui comprend la pensée de la vieille fille, ne trouve plus une parole.

Elle a peur maintenant de ce regard bleuâtre fixé sur elle, peur des éclairs brillant dans les yeux de Lise ; et sur son front elle passe ses mains brûlantes de fièvre.

Et Larivière, interloqué, murmure en aparté :

— C'est étrange ! Les accès cérébraux ne surviennent généralement qu'après des violents chagrins...

Il demanda à Micheline :

— Connaissez-vous bien la vie de votre mari, madame ? Songez que de fausses spéculations, de fortes pertes d'argent peuvent parfaitement jeter dans le désespoir le plus violent un sensitif comme notre malade.

— Mon mari ne joue jamais, docteur.

— Vous en êtes sûre ?

— Je vous l'affirme. Quant aux spéculations de Bourse, depuis fort longtemps déjà M. Dubreuil ne s'en occupe plus. Il est assez riche et ne cherche pas à le devenir davantage.

Maintenant Micheline et le docteur sont seuls tous deux dans la pièce voisine de la chambre à coucher de Pierre.

Lise, suffoquée par l'émotion et la douleur, s'est retirée. Le dos plus voûté que jamais, le front barré par une ride profonde, elle est remontée chez elle pour mieux s'isoler et pleurer.

Oh ! la noble fille serait morte plutôt que dire à Larivière le secret de Micheline.

Tout à coup Micheline et le docteur tressaillent.

Le malade subit en ce moment une crise de délire ; des paroles sans suite s'échappent de ses lèvres sèches et brûlantes.

Souvent il prononce le nom de Micheline.

Et, en entendant son nom, Micheline tremble, une sueur froide mouille son front.

Elle pressent des révélations terribles, des divulgations de douloureux secrets ; elle craint que, sous l'empire de la fièvre, Pierre — pourtant le meilleur et le plus indulgent des hommes — ne se transforme tout à coup en juge impitoyable.

Et, haletante, elle écoute.

— Micheline !... Jean !... ils s'aiment !... ils se sont vus ce matin, à l'ombre des arbres !... près d'un lac aux eaux claires !

— Mon Dieu !... mon Dieu ! murmure Micheline en jetant autour d'elle un regard éperdu.

Mais elle est seule ; — Larivière s'est enfui pour ne pas entendre les incohérentes paroles arrachées au malade par ce violent délire.

Elle est seule dans la grande chambre assombrie, seule avec cet homme qui la condamne, qui lui montre pour la première fois toutes les blessures de son cœur.

Instinctivement elle recule au fond de la pièce, dans l'ombre des lourdes tentures de soie ; — elle se dérobe à la vue de ce malheureux, toujours implacable et poursuivant son rêve.

— Ils s'aiment ! répéta-t-il... ils s'adorent !... Micheline me trompe, Micheline me trahit !... jamais je n'oublierai cette trahison... jamais !

« Cet homme, ce Jean Bellanger, est revenu de lointains pays pour me la reprendre, elle à qui, au moment de notre mariage, j'ai demandé si peu de chose !... elle qui déjà était mère ! »

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura Micheline en se traînant vers le lit du malade et tombant à genoux. Qui donc, mon Dieu, est venu troubler la vie de cet honnête homme, bouleverser ce cœur, empoisonner cette existence pour laquelle

*Voir les numéros 149 et 180.

je donnerais volontiers la mienne ?... Éperdue, elle s'approcha de Pierre, et d'une voix pleine de sanglots...

— Tais-toi !... Tais-toi !... aie pitié de moi !... pardonne-moi ; ne me condamne pas, je t'en conjure !

Mais lui ne l'entend point ; — il répète : — Elle est mère !... et je ne connais pas son enfant !... Oh ! comme je l'eusse aimé si je l'eusse connu !

« Oh ! ce secret, pourquoi ne me l'a-t-elle pas confié autrefois ! Mon amour pour elle serait resté le même... et j'aurais bien su la défendre contre la marquise de Presles ! Ah ! cette Morgane !... »

Alors Micheline se redressa, les yeux chargés d'éclairs.

— Oui, c'est elle, c'est Morgane qui m'a vendue, murmura-t-elle ; — oh ! la malheureuse !

Mais lui ne l'entendait point. Dans son imagination malade, énermée par la douleur, seuls, Jean et Micheline vivaient. Toujours, il les voyait réunis, les voyait dans les bras l'un de l'autre.

Puis il poussa un grand cri et se tut. Alors Micheline se pencha vers lui.

Allongées sous les couvertures, les mains de Pierre avaient des mouvements convulsifs ; elle les prit... et, doucement, les porta à ses lèvres.

A ce contact, Pierre souleva ses lourdes paupières et, dans ses yeux grands ouverts, passa tour à tour une expression de surprise ; subitement il parut sortir de sa torpeur.

— Micheline !...
Il la reconnaissait !...
Se penchant tout près, elle l'embrassa longuement.

Il s'abandonnait à cette tendresse ; et sous ses paupières refermées filtraient de grosses larmes.

— Guérissez vite, dit-elle ; ne m'abandonnez pas, Pierre... Que deviendrais-je sans vous ? Guérissez vite pour être heureux, adoré... aimé !

« Comment pourrais-je ne pas vous aimer, vous si bon, si noble, si généreux !... Il faudrait pour cela que je fusse la dernière des créatures ! »

« Nous quitterons Paris si vous le désirez, Pierre ; nous irons loin, très loin... je voudrais mettre la mer entre la France et moi ! »

« Autrefois vous vouliez m'emmener en Amérique, en Afrique même, me faire parcourir des pays inconnus, me montrer des peuplades sauvages ; — j'ai refusé alors mais aujourd'hui je suis prête à vous suivre partout où vous désirerez me conduire. »

« Partons le plus tôt possible... partons de suite ! »

Et, comme il gardait toujours le silence, elle reprit : — Ici nous sommes entourés d'ennemis, de jaloux, enviant notre vie calme, notre tranquille bonheur !

— Partir ! murmura-t-il ; nous en aller loin, très loin... c'est sans doute pour le retrouver, lui, pour le revoir !

Elle tressaillit, devint livide.

Et lui, les yeux dilatés et brillants de fièvre, le corps agité de frissons...
— Je sais tout... tout ! — Hier vous l'avez revu !...

Et, brusquement, se produisit une crise de colère effrayante.

« Le malheureux devient fou ! » pensa Micheline.

Violamment, elle sonna.
Le valet de chambre parut aussitôt.

— Vite... le médecin ; hâtez-vous.
Pierre s'était levé, il s'était précipité sur Micheline, cherchant à l'étrangler.

Elle eut la plus grande peine à lui faire lâcher prise.

Quand le docteur Larivière arriva, Pierre était plus calme ; — mais son visage en feu, sa respiration sifflante, ses yeux hagards, stupéfièrent le praticien.

— Transport au cerveau, dit-il ; — si le malade ne succombe pas... il restera fou.

— Qu'il vive !... qu'il vive ! Je lui dois ma vie tout entière, et je la lui consacrerai ! s'écria Micheline en proie à un affreux désespoir. Mon Dieu ! ne me donnez pas cette douleur d'avoir tué mon mari ; — sauvez-le, docteur... sauvez-le.

— Il vivra peut-être mais je crains pour sa raison.

Cet arrêt, prononcé à voix basse, pénétra dans le cœur de Micheline comme un fer rouge.

Elle était donc maudite ! Tous ceux qui l'approchaient auraient donc sans cesse à souffrir par elle !

Mais lui, lui toujours si bon pour elle,

pourquoi donc Dieu permettrait-il qu'il fût la victime la plus douloureusement frappée !

Elle parlait haut, sans se préoccuper de la présence de Larivière. A cette heure de détresse si grande, elle éprouvait le besoin de crier à tous les remords dont son cœur était dévoré.

— Pauvre femme ! murmura Larivière. Il comprenait maintenant, il connaissait le chagrin intime ayant provoqué la crise que venait de subir Pierre Dubreuil : la femme en avait aimé un autre... le mari avait découvert cette intrigue amoureuse — et il en était devenu fou !

Mariée toute jeune encore à un homme pouvant être son père, elle n'avait pu l'aimer ; — c'était dans l'ordre... et c'était inévitable. On ne viole pas impunément cette grande loi de la nature : à la jeunesse... il faut la jeunesse.

Elle était donc peut-être à plaindre, cette femme qui avait laissé son cœur battre pour un autre...

Écroulée sur un fauteuil, maintenant Micheline ne parlait plus ; — mais ses yeux ne quittaient pas l'alcôve où Pierre, tout à fait calme à présent, sommeillait doucement.

— Docteur... sauvez-le, dit-elle très bas en se rapprochant de Larivière. Vous le guérez, n'est-ce pas ?

« Non, mon mari ne doit pas mourir ; — s'il meurt... je ne lui survivrai pas. Pourrais-je vivre avec un tel remords sur la conscience ! »

« Oh ! vous ne savez rien, vous ; vous ne connaissez pas toutes mes peines ! Ma mère est morte d'une façon tragique ; et quand elle ne fut plus là pour s'occuper de notre petite fortune... la ruine vint, avec son cortège habituel de douleurs et d'humiliations. »

« Et c'est lui, ajouta-t-elle en étendant la main vers l'alcôve, c'est lui, qui nous a sauvés tous d'une misère horrible, c'est lui qui a épargné à mon père le désespoir de vendre Vertes-Feuilles ! »

« Nous lui devons tout, docteur ; comprenez-vous, tout... tout. »

« Et je l'admire, je le vénère ! je vous en conjure, docteur, sauvez-le... sauvez-le ! — Je ferai tout mon possible ; mais, s'il guérit, je ne répons pas de sa raison. — Que la volonté de Dieu soit faite... mais que mon mari vive ! Je me dois à mon cher malade ; nuit et jour je serai à son chevet... payant avec bonheur ma dette de reconnaissance infinie et d'affection sincère. »

— Du courage, madame ; espérez... peut-être le sauverons-nous. Priez Dieu, madame, lui seul peut opérer un miracle.

Le miracle s'opéra.

Pierre Dubreuil fut sauvé ; — mais, ainsi que l'avait annoncé Larivière, il demeura fou — douce folie qui permit à Micheline de le garder près d'elle.

Alors, Mme Dubreuil et cousine Lise quittèrent définitivement Paris et s'installèrent, avec leur cher malade, à Plessis-Trévisé, au château des Saules qui prit le nom d'« Asile Dubreuil ».

Une année s'est écoulée depuis les événements que nous venons de raconter.

Installée à l'asile Dubreuil, Micheline s'est vouée complètement aux malheureuses abandonnées qui lui arrivent des quatre coins de la France.

Entièrement retirée du monde, elle partage son temps entre ses chères filles — ainsi les appelle-t-elle, toujours — et son bien-aimé malade dont elle s'est faite l'esclave attentive et dévouée.

Dans une aile du château elle a organisé une infirmerie, une petite chapelle ; — et tout près, dans deux modestes chambres, elle a installé l'abbé Renault qu'elle a enfin décidé à quitter son pauvre logement de la rue de Picpus.

Dès lors, l'ancien aumônier fut chargé de la direction de l'infirmerie.

La vie lui était douce dans ce coin tranquille. Volontiers il parcourait le parc solitaire, les bois environnants, portant sans fatigue ses soixante-dix ans.

Toujours droit et alerte, l'air des bois et une vie exempte de soucis lui redonnaient comme une seconde jeunesse, le transfigurant.

Et cependant, quand parfois il relisait ses mémoires, de pénibles souvenirs venaient assombrir son large front dont les rides apparaissaient alors plus profondes.

C'est que, sur ces pages jaunies par le temps, il retrouvait les derniers adieux des condamnés obscurs qu'il avait accom-

pagnés sur la place de la Roquette, au pied de cet échafaud où les plus grands courages s'effondrent.

Ces jours-là, l'ancien aumônier s'enfermait dans la petite chapelle, et pendant de longues heures se plongeait dans une ardente prière.

De Jean Bellanger aucune nouvelle n'était parvenue à l'Asile Dubreuil.

Un grand calme s'était donc fait dans l'esprit et le cœur de Mme Dubreuil, qui maintenant avait pour seuls conseillers l'abbé Renault et la cousine Lise.

Souvent, après le dîner du soir, Micheline s'isolait ; elle descendait au parc et se dirigeait vers le pavillon où Louise — son ancienne femme de chambre à Vertes-Feuilles — était installée en qualité de gardienne.

Louise vivait là, presque toujours seule ; Julot Vaubaron, son mari, l'avait depuis longtemps habituée à de fréquentes absences ; et quand il apparaissait ce n'était jamais que pour quelques heures... juste le temps de dîner et de rassembler les maigres économies de Louise qui, presque aveugle maintenant, ne pouvait plus résister à son mari, ne pouvait plus se défendre.

Bien souvent, depuis son installation définitive à l'asile, Micheline avait eu la pensée d'interroger Louise — Louise l'avait certainement reconnue... elle le comprenait — mais toujours elle avait hésité, sachant bien qu'elle se heurterait à un obstiné silence.

Souvent aussi l'idée lui était venue de renvoyer le ménage Vaubaron ; mais, sur les conseils de l'abbé Renault, elle avait renoncé à ce projet.

— Le chantage !... l'affreux chantage ! disait le vieil aumônier. Prenez garde madame... ces gens-là sont capables de tout !

Et Micheline s'était résignée à garder ces misérables.

Un soir, elle fut attirée près du pavillon par des éclats de colère et des cris ; de sa voix enrouée et avinée Julot Vaubaron proférait de violentes menaces.

La soirée était superbe — une nuit d'août accablante et douce.

Micheline, effrayée, s'assit sur un banc, non loin du pavillon, et demeura quelques instants à écouter.

Comme elle allait se retirer, Louise échevelée, parut à la fenêtre.

— Oh ! le brigand ! le coquin ! le voleur ! cria-t-elle.

Alors Micheline s'approcha.

— Qu'avez-vous donc, Louise ? qui donc traitez-vous de brigand et de filou ?

— Ah ! c'est vous ? fit Louise frémissante.

— Mais oui, j'étais là tout près, quand a éclaté cette scène.

— Et sans doute Madame ne gardera pas des gens comme nous, dit Louise en ricanant.

— Je ne vous ai pas dit ça, que je sache.

— Ah ! si j'avais seulement un œil de bon, je ne resterais pas vingt-quatre heures ici, je suivrais Julot et je m'installerais avec lui. Je suis sa femme, après tout, et j'ai le droit de vivre près de lui.

« Oh ! je le sais bien... ce n'est pas un mari modèle. Il m'a mangé tout mon argent... et maintenant que la dèche est venue il me roue de coups, si je refuse de lui donner les quatre sous que j'arrive parfois à économiser. »

« Mais voilà... Que pourrais-je dire, que pourrais-je faire, avec un œil tout à fait perdu et l'autre ne valant guère mieux ! »

— Vous êtes une femme bien à plaindre...
— Vous rigolez, pas vrai, en disant ça, fit Louise en haussant les épaules. Ah ! là... là... je comprends parfaitement bien, allez, que vous vous moquez pas mal de moi.

— Je ne me moque jamais des malheureux, répondit doucement Micheline ; — et même j'ai pitié de ceux qui m'ont fait le plus de mal !

Louise eut un tremblement.

— Ouvrez-moi la porte, reprit Micheline ; je vais entrer un instant chez vous... j'ai de graves choses à vous dire.

« Bon... ça y est ? pensa Louise ; je suis perdue... elle va me flanquer à la porte ! »

— Jouons cartes sur table, dit Micheline en prenant un siège en face de Louise qui était tombée, accablée, sur une chaise ; vous êtes la femme de Julot Vaubaron... vous avez donc connu sa mère Céleste, avec qui Julot habitait autrefois à Joinville-le-Pont.

— La Céleste n'habite plus avec mon mari ; puis, qu'est-ce que vous lui voulez, à la Céleste ?

— Je n'ai pas à cacher ce que vous savez depuis longtemps, fit Micheline, la sueur au front ; le jour où pour la première fois j'ai pénétré dans ce te maison nous nous sommes reconnues toutes deux.

— Oui, madame... d'un œil, j'ai tout de suite reconnu en vous la Micheline de Presles d'autrefois.

— Celle à qui vous avez fait tant de mal !

— Les pauvres n'ont pas le choix des moyens pour se procurer de l'argent.

— Cet argent ne vous a guère profité, que je sache.

— Ah ! fichtre non, il ne m'a guère profité. Peu de temps après, je me suis mariée avec ce sacrifiant de Julot... et les picailions n'ont pas fait long feu.

— Eh ! bien, voulez-vous me rendre un grand service, Louise ?

— Je comprends : vous allez me parler de la gosse ; mais vrai de vrai, Julot ne sait pas ce qu'elle est devenue.

— Vous mentez !

— Si vous êtes insolente on ne s'entendra plus, madame. Et ne songez pas à me flanquer dehors ; c'est alors que les langues marcheraient... et tout Plessis saurait bientôt qui vous êtes — car enfin vous êtes une pas pas grand chose, vous qui avez déjà pas mal rôti le balai avant d'épouser ce cornichon de Dubreuil.

Micheline ne voulut pas en entendre davantage ; elle partit, sans un mot de réplique.

« C'est fini ! pense-t-elle en s'enfuyant, jamais je n'apprendrai rien de cette misérable ; et malgré moi ils resteront, elle et Julot, à l'Asile. »

La nuit était superbe ; des milliers d'étoiles pointaient l'azur foncé du ciel. Micheline leva les yeux vers l'immensité bleue, et des larmes glissèrent lentement sur sa joue, sans qu'elle cherchât à les retenir.

Jamais elle ne s'était sentie aussi désespérée, aussi triste. Son dernier espoir lui échappait : jamais, elle le comprenait bien, jamais Louise ne trahirait le secret de Julot Vaubaron.

Tous deux, heureux d'avoir enfin trouvé une situation assurée, feraient en sorte que la police ne s'occupât jamais de leurs affaires plus que louches.

Et, soucieuse, Micheline rentra au château où elle trouva, dans son courrier du soir, une lettre de Daniel.

Daniel annonçait sa visite pour le lendemain.

Certes, Micheline était bien heureuse de voir le jeune homme ; mais depuis la dernière infamie commise par Morgane, elle avait évité Daniel, ne répondant même presque pas aux lettres qu'il lui adressait.

Cette fois Daniel annonçait sa visite, et ne demandait point de réponse ; Micheline se voyait donc dans l'obligation de le recevoir.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, Daniel se présenta à l'Asile Dubreuil.

Micheline le reçut aussitôt.

Le jeune homme était pâle et triste.

— Je suis heureux de vous voir, dit-il en tendant la main à la jeune femme ; il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, Micheline.

— Plus d'une année, mon pauvre enfant ; j'ai eu tant de peines, si tu savais, tant de chagrins...
Puis, après quelques instants de silence elle reprit :

— Et toi... que deviens-tu ?
— Je suis arrivé de Toulon hier soir.

— En permission ?
— De huit jours.

— Et aussitôt tu as pensé à ta vieille amie ?

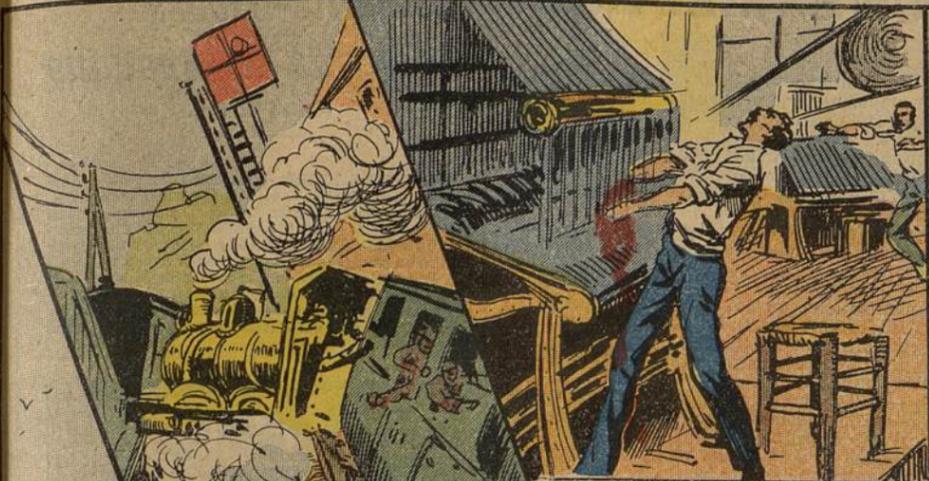
— A celle que je n'ai jamais oubliée, que je n'oublierai jamais...
— Sans doute tu es chez ta mère ?

— Je suis descendu à l'hôtel.

Micheline ne répliqua rien, mais ses regards se reposèrent, très doux, sur Daniel dont le front demeurait sombre.

— En une année bien des choses se passent, reprit le jeune homme. Ma mère a quitté Paris... elle voyage. Aujourd'hui elle est ici, demain elle sera ailleurs ; par-tout où le jeu domine on est sûr de rencontrer la marquise de Presles ! Ah ! non... non... je n'ai plus de foyer !

(La suite au prochain numéro.)



UN TAMPONNEMENT. — A Lerida (Catalogne), un train a été projeté par suite d'un faux aiguillage, sur une rame de wagons de marchandises. Le choc a été formidable : la plupart des voitures se sont enchevêtrées l'une dans l'autre. On compte quatorze blessés, tous grièvement. **ESPAGNE.**



DEUX AUTOS CULBUTÉES. — A l'angle de la rue de Courcelles, un taxi-auto se jeta sur une limousine. Les deux voitures furent complètement retournées. Des débris du taxi, on retira un voyageur très grièvement blessé à la tête, et sa femme qui se plaignait de violentes douleurs à l'abdomen et à la poitrine. On releva le chauffeur qui avait les bras fracturés et une lésion au thorax. **LEVALLOIS-PERRET.**



UNE MORT TRAGIQUE. — Près de Lamsted, un aviateur procédait à des expériences avec un aéroplane. Sa mère était montée sur le toit pour mieux suivre les manœuvres aériennes. En voyant les randonnées exécutées par son fils, elle éprouva une telle joie qu'oubliant toutes les précautions, elle fit un faux pas et tomba du toit. Elle eut le crâne fracassé. **ALLEMAGNE.**



GENDARMES ET MALFAITEURS. — Des bandits ayant dévalisé en pleine fête une boutique de marchand forain, des gendarmes les poursuivirent. Les malfaiteurs firent feu sur eux. Un gendarme et un soldat furent blessés, ainsi qu'un ouvrier qui passait. Six des bandits purent heureusement être arrêtés. **PONT-SAINTE-MAXENCE.**



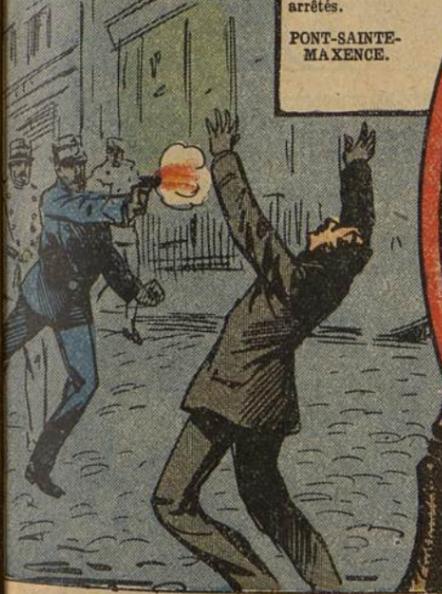
UNE POUDRIÈRE SAUTE. — Le moteur d'une automobile ayant explosé dans la poudrière de Möllersdorf, le feu se communiqua aux 200.000 kilos de poudre placés dans les magasins. Tous les soldats et ouvriers ainsi que les sentinelles ont été tués. La plupart furent horriblement défigurés. Un capitaine surveillant le chargement de la poudre, on n'a retrouvé que le col de son uniforme. Quant à la poudrière, il n'en reste plus trace. **AUTRICHE.**



UN DUEL A L'AMÉRICAIN. — Pour vider une querelle, deux hommes accompagnés de plusieurs amis pénétrèrent la nuit dans un terrain de la rue d'Ulm. L'un d'eux, croyant que son adversaire allait s'empresser de faire feu sur lui, tira à trois reprises et le tua. **PARIS.**



UNE BARQUE CHAVIRE. — Un huissier, en compagnie de sa femme et d'un constructeur de bateaux, faisait une promenade dans un petit voilier lorsqu'un coup de vent fit chavirer l'embarcation. L'huissier et sa femme tombèrent à l'eau. Le constructeur, resté dans le bateau, réussit à le soutenir un moment, mais un second coup de vent retourna la barque définitivement, et les deux époux se noyèrent. **MELUN.**



LA CHASSE AUX BANDITS. — Découverts par des agents, des cambrioleurs s'enfuirent et l'un d'eux, traqué place de la Trinité, fit feu sur un agent qu'il blessa gravement au genou. Un autre agent le poursuivit jusque dans la rue Blanche. A nouveau, le bandit tira sur eux deux coups de revolver, sans les atteindre. Ceux-ci ripostèrent et l'homme fut atteint par une balle au-dessous du sein droit. **PARIS.**



BROYÉES A UN PASSAGE A NIVEAU. — Au moment où arrivait un train supplémentaire, la garde-barrière d'Allonnes-Boisville traversait les voies, accompagnée d'un enfant de deux ans, d'une habitante du pays et du bébé de celle-ci. Les malheureux furent tamponnés et horriblement broyés sous les yeux de la fille de la garde-barrière qui, de la fenêtre de la maisonnette, avait assisté au drame. **CHARTRES.**



UN ATTENTAT A LA CHAMBRE HONGROISE. — Pendant que le président de la chambre, le comte Tisza, parlait, un député tira sur lui, de la tribune de la Presse, trois coups de revolver sans l'atteindre. Aussitôt après, il se tira deux balles dans la tête : on n'a que peu d'espoir de le sauver. **HONGRIE.**

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UNE JEUNE FILLE ÉTRANGLÉE. — Une fillette de douze ans avait quitté à sept heures du matin le domicile de ses parents, au hameau de la Martinoire, pour se rendre à l'église. L'absence de l'enfant se prolongeant, une battue fut organisée par la famille et le commissaire de police.

Dans un champ de blé, à environ deux cents mètres de la maison de la jeune fille, on découvrit le cadavre de la malheureuse fillette, qui avait été souillée et étranglée.

Un chemineau qu'on avait vu rôder a été arrêté. On recherche un de ses camarades. **LILLE.**



ACCIDENT DANS UN ATELIER. — Dans une serrurerie, un jeune ouvrier appliquait une valve sur un tube d'hydrogène dont il allait se servir pour faire une soudure, lorsqu'une formidable explosion se produisit. Trois ouvriers qui se trouvaient à côté de lui prirent la fuite au milieu de la pluie des matériaux. Ils étaient grièvement blessés. Leur camarade avait été déhanché. **LILLE.**

VOYAGEUR BLESSÉ. — Vers 7 heures du soir, un voyageur du train de Lille à Dunkerque, 50 ans, a été blessé à la tête par l'une des pierres que quatre gamins s'amusaient à jeter, près du passage à niveau de la Chapelle.

Sur la plainte du chef de gare, la police a dressé procès-verbal à la charge des coupables. **ARMENTERIES.**



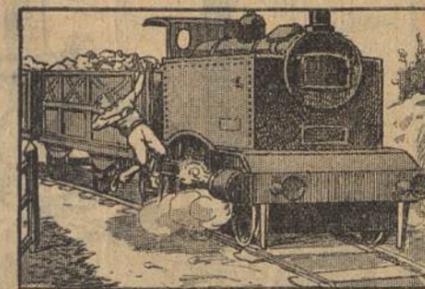
EXPLOSION D'UN RÉCHAUD. — Au moment où une cabaretière allumait un réchaud à alcool, celui-ci fit explosion. Aux cris de la pauvre femme dont les vêtements s'enflammaient, son mari et sa cousine accoururent. Tous deux purent éteindre les flammes, mais les deux femmes recurent de nombreuses brûlures. **ROUBAIX.**



COLLISION DE CYCLISTES. — A l'angle de deux rues, un homme de 42 ans qui passait à bicyclette ne put éviter celle d'un jeune homme qui arrivait en sens inverse. Les deux cyclistes roulaient sur le sol. Le jeune homme se releva, mais l'autre demeura inanimé sur le bord du trottoir. L'os frontal à nu. Après avoir reçu des soins, il fut transporté à son domicile. **FOURMIES.**

CHUTE MORTELLE. — Un changeur aux cages à l'accrochage du fond, à la fosse n° 11 des mines de Lens, est tombé accidentellement au « boniou » (fond du puits). On le transporta à l'hôpital où il mourut en arrivant.

Le défunt qui était marié, habitait Liévin. **LENS.**



BROYÉ SOUS UN TRAIN. — Un train qui transportait les pierres cassées d'une carrière arrivait à la petite gare. Le fils du machiniste, âgé de 16 ans, descendit de la locomotive pour ouvrir le passage. Une fois le train passé, le jeune homme courut pour remonter sur la machine. Mais il manqua le pied et tomba sous le convoi. Il eut une jambe coupée au genou et mourut dans la journée. **TRELON.**

LES SUITES D'UNE MÉPRISE

Dans cette petite hutte qui s'élevait isolée, tout au bas des montagnes Rocheuses, une jeune fille était occupée à reprendre des bas.

Vingt ans à peine, ravissante dans ses cheveux qui entouraient sa tête comme d'une auréole dorée; on eût dit qu'elle ne craignait nullement cette solitude.

Laura Dimier, tout en travaillant, trouvait que son père usait rudement vite ses grands bas de laine, et elle se demandait si d'autres que lui faisaient de même...

— Là, murmura-t-elle, quand elle eut terminé la dernière paire. Voilà qui est fait !...

Puis, ranimant un peu les cendres du feu, relevant aussi la mèche de la lampe, lentement elle s'avança vers une glace de petite dimension pendue à l'un des murs de la pièce, et dénoua ses cheveux qu'elle se prit à natter.

Elle se livrait à cette occupation, depuis quelque temps déjà, passant les doigts dans sa soyeuse chevelure, quand un bruit presque imperceptible la fit se retourner.

— Que pouvait-ce être ?
Son père qui rentrait ? Non, c'était impossible. Elle ne l'attendait qu'au matin. Il ne pourrait être de retour avant.

Cependant, elle entendait des pas étouffés; il n'y avait aucun doute.

Légerement, elle traversa la pièce et s'en fut entr'ouvrir la fenêtre.

Aussi loin qu'elle put jeter ses regards, la campagne dormait dans le silence.

Décidément, elle avait dû se tromper, puisqu'elle n'apercevait rien...

Et, refermant, elle se remit devant la glace, achevant de faire sa natte.

Cette fois, pourtant, elle était bien sûre d'avoir entendu un bruit insolite. Quelqu'un venait de contourner l'angle de la hutte, longeant le mur de bois, en le frôlant...

Un coup de feu, tiré de loin, retentit dans le silence de la nuit, bientôt suivi d'une autre détonation toute proche.

Il n'y avait pas d'erreur possible sur ces deux coups de feu en succession rapide : le premier était la détonation d'une carabine Winchester; le second, celle d'un revolver d'ordonnance, de fort calibre.

Elle eut à peine le temps de détacher du mur un revolver qui y était suspendu, et de mettre la lourde table de chêne entre elle et la porte. Celle-ci s'ouvrit brusquement sous une forte poussée, et Laura put voir un homme rouler à terre, en repoussant la porte derrière lui.

Un instant, il demeura ainsi accroupi sur le sol, comme une masse, puis leva légèrement la tête : le canon du revolver que la jeune fille tenait en main était braqué sur lui.

D'une voix, qu'elle cherchait difficilement à raffermir, elle s'écria :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme, qu'enveloppait le long manteau de la police canadienne montée, ne bougea pas tout d'abord, puis balbutia en mots entrecoupés :

— Donnez-moi un peu d'eau-de-vie.

— Qu'avez-vous ?

— Donnez-moi de l'eau-de-vie, répétait-il, je crois que cette fois, j'y suis bien !...

Elle s'appretait à lui poser une nouvelle question, mais il l'arrêta d'un geste impérieux !

— De l'eau-de-vie, pour Dieu ! de l'eau-de-vie !

Laura jeta les yeux sur son arme, la reporta sur l'homme toujours à terre, et, sans abandonner son revolver, s'en fut à un dressoir où elle versa une rasade d'alcool dans un verre.

L'homme n'ayant pas la force de boire, elle dut lui mettre le gobelet entre les dents pour les desserrer.

Il but avidement, puis s'écria, d'une voix plus forte, l'eau-de-vie l'ayant ranimé.

— Ça, ça ferait revivre un mort... Donnez-moi la main, que je puisse me relever.

Elle l'aïda et, quelques instants après, l'inconnu se laissait tomber sur un escabeau.

— Encore un verre d'eau-de-vie, fit-il, elle est bonne. C'est pas ce qu'on boit au cabaret...

— Nous la faisons ici...

— Qui ça ?

— Père et moi.

Laura commençait à s'effrayer, car cet homme, bien que revêtu du manteau d'uniforme de la police canadienne, ne lui disait rien qui vaille.

C'était peut-être quelque desperado qui l'avait volé à un des policemen, après l'avoir tué.

Le même fait ne s'était-il pas produit déjà, le mois précédent, à quelques milles de là ?

— Et qu'est-ce que vous faites ainsi debout, à cette heure de la nuit ? demanda encore l'inconnu.

— Cette question ! Est-ce que cela vous regarde ?

— C'est l'heure pour les petites filles d'être couchées et de dormir...

— Si c'est pour me dire cela que vous êtes venu, vous pouvez bien vous en retourner d'où vous êtes venu. J'attends le retour de mon père, si vous voulez savoir...

— Il vous laisse toute seule comme ça ? C'est dangereux, dans ces solitudes...

— Oh ! ne craignez rien. Je n'ai pas peur et sais me défendre, reprit-elle en le menaçant de nouveau de son arme...

— Mettez donc ce joujou de côté, fit l'inconnu, et passez-moi donc plutôt le fusil qui est pendu là-bas au mur.

— Mais, pour qui me prenez-vous ? Cette arme-là, ni vous ni d'autres ne l'auront. Elle appartient à mon père... D'ailleurs, vous êtes armé, ajouta-t-elle, en apercevant pour la première fois, dans la demi-obscurité, qu'il avait un revolver d'ordonnance en main.

L'idée lui vint qu'il pouvait la tuer, et brusquement elle lui cria :

— Mettez d'abord votre joujou sur la table; vous aussi, nous verrons après. Allons, vivement...

— Oh ! pour ce qu'il m'est utile ! répliqua l'homme avec un haussement des épaules.

Et, comme elle le lui avait recommandé, il jeta l'arme sur la table.

Laura en fit jouer le barillet, et en fit tomber des douilles de cartouches vides.

— C'est vrai, pourtant, murmura-t-elle...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas cru ? Ai-je l'air de mentir ?

— Est-ce que je sais, moi ? Les desperados ne manquent pas par ici...

— Desperado ! fit l'inconnu en la regardant fixement. Ma pauvre fille, je m'appelle Ted Borneret, et j'appartiens à la police montée. Si ce n'était pas pour l'Aigle-Noir je ne serais pas ici.

— L'Aigle-Noir ? Ce féroce chef indien ?...

— Lui-même. Voilà quatre jours que nous nous donnons la chasse l'un l'autre. Tenez, regardez, fit-il encore, en relevant sa manche et mettant son bras à nu.

Du coude jusqu'au poignet, ce n'était qu'une masse de sang noir coagulé.

— Oh ! pauvre garçon ! s'écria Laura, déposant à son tour son revolver sur la table.

Elle courut remplir une bassine d'eau, et prenant un linge, lui lava sa plaie.

— Il n'y a que les chairs de touchées, fit-elle, ça ne sera rien...

— Je l'espère bien ! répliqua Borneret. Seulement, si vous ne me donnez pas ce fusil de votre papa, il y a des chances pour que quelque chose de plus grave m'arrive tout à l'heure.

— Pourquoi ?

— Venez. Je vais vous faire voir pourquoi.

Et, se levant avec difficulté, il l'amena auprès de la fenêtre.

— Voyez-vous là-bas, dans la clairière ce petit feu de bois ?

— Oui...

— Et cette ombre à côté ?

— Oui. Celle d'un cheval.

— C'est cela même. Eh bien, c'est la monture de l'Aigle-Noir.

— Et lui ?

— Lui ? Oh ! soyez tranquille, il doit être ici, tout auprès. Il attend patiemment que je sorte de cette hutte où il m'a vu chercher un refuge. Il est armé d'un Winchester et sait que je n'ai qu'un revolver. Les chances ne sont pas égales...

Sans mot dire, Laura courut au mur, détacha le fusil de son père, s'assura qu'il était chargé et le remit à Borneret.

— Tenez, fit-elle, et qu'il vous porte bonheur. Mais vous ne songez pas à sortir encore, avec votre blessure ?

— Il le faut bien. Mais je vais tâcher de mettre les chances de mon côté, cette fois...

Alors, la petite, vous vous appelez ?

— Laura.

— Eh ! bien, miss Laura, voulez-vous m'accorder une faveur ? la première et la dernière peut-être...

— Parlez.

— Donnez-moi un bon baiser. Cela me donnera plus de courage au cœur...

Elle s'avança, en baissant les yeux, et leurs lèvres s'unirent dans un long baiser...

Borneret se traîna vers la porte.

— Ted ! fit la jeune fille d'un ton suppliant. L'autre se retourna une fois encore, puis brusquement ouvrit la porte, en ayant soin de ne pas sortir dehors.

Une détonation retentit, puis aussitôt une balle vint frapper le mur intérieur de la hutte.

Borneret tomba à terre, en poussant un cri...

Laura faisait déjà un mouvement pour se porter à son secours, quand une ombre se glissa par la porte, ouverte avec mille précautions...

Mais, au même instant, deux coups de feu furent simultanément tirés, et l'ombre s'écroula, comme une masse, avec un hurlement de douleur.

C'était un Indien au chef orné de toutes ses plumes de guerre.

— Ted ! Ted ! s'écria la jeune fille en s'agenouillant auprès de Borneret...

— Qu'y a-t-il répliqua celui-ci, en se soulevant péniblement.

— Etes-vous blessé ?

— Moi ? Nullement.

Puis, avec un sourire, il ajouta :

— C'est une ruse de guerre. Cet Indien damné croyait bien m'avoir tué... Mais je crois que c'est lui plutôt qui a son compte.

Ted s'approcha du cadavre et l'examina.

— Ma balle l'a touché à la cuisse... Ce n'est pas cela qui l'a tué... Mais je ne me trompe pas ?... Voici une autre blessure... au cœur celle-là... Vous avez donc tiré aussi, miss Laura ?

La jeune fille, très rouge, baissa les yeux, puis rompan le silence qu'elle avait gardé quelques instants, elle murmura :

— Je vous croyais mort... et chez nous, dans les prairies... on venge ses morts...

— Quand on les aime, conclut Ted Borneret, en l'attirant sur sa poitrine.

(Reproduction interdite.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

UN MEURTRE A BORD. — Un drame s'est déroulé à bord de la « Ville-de-Madrid », de la Compagnie transatlantique.

Sur ce paquebot, s'étaient embarqués, à Marseille, quinze disciplinaires placés sous la surveillance de plusieurs gendarmes. Un des disciplinaires reprocha vivement à un ami d'avoir donné à un passager une assiette de soupe qui lui était destinée. Une querelle s'éleva et, au paroxysme de la colère, il porta à l'autre un terrible coup de couteau au cœur. Ce dernier ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Le corps a été débarqué et le meurtrier remis entre les mains des autorités. **MARSEILLE.**



RENVERSÉ PAR UN TRAMWAY. — Vers 5 heures du soir, un enfant de deux ans qui se trouvait seul dans la rue, s'approcha trop de la voie du tramway. Un car arriva qui heurta le bébé et le traîna sur un parcours de plusieurs mètres.

Un médecin appelé a constaté sur son corps de si multiples contusions qu'il n'a pu se prononcer sur son état. **DIJON.**



UNE ÉCHELLE QUI SE BRISE. — Pour montrer à des clients le fonctionnement d'une pendule ancienne qui orne son établissement, un cafetier monta sur une échelle. Mais sous son poids, un des échelons se rompit et l'infortuné cafetier fut précipité sur le parquet. Dans sa chute il se fit de multiples contusions et eut une épaule brisée.

CHAGNY.

UNE AUTO FAIT PANACHE. — Une auto, venant de Grenoble, a fait panache route de Vienne. Le volant s'étant brisé auparavant, la voiture, lancée à toute vitesse, a escaladé le talus, semant ses trois voyageurs.

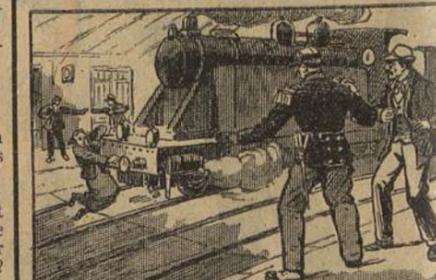
Tous ont été relevés évanouis : l'un a l'estomac endommagé par la tige du volant brisé ; une dame a un bras fracturé et une profonde coupure au cou, causée par un éclat de glace ; son mari a des lésions internes. Ils ont été amenés dans un hôpital de Lyon.

L'auto a été détruite. **LYON.**



CHUTE DE BICYCLETTE. — En se rendant à bicyclette à Villargoix, un conducteur des ponts et chaussées s'engagea à une vive allure dans un chemin défoncé. Sa machine entra dans une ornière et le cycliste fut projeté à terre. Le cantonnier-chef qui l'accompagnait se porta à son secours et le releva avec une épaule luxée et de multiples contusions.

SAULIEU.



DÉCAPITÉE DEVANT SES ENFANTS. — Venant de Turin, une femme, âgée de 53 ans, arrivait à Chambéry pour voir ses fils dont l'un est soldat dans cette ville. Au moment où, à la gare, elle traversait les voies pour gagner le quai où ses enfants l'attendaient, la malheureuse fut surprise par un train et décapitée sous les yeux de ses fils épouvantés.

CHAMBERY.

Un exemple à suivre

Ce fut un sévère réquisitoire que prononça à l'audience de la huitième chambre correctionnelle de Paris, M. le substitut Molinié; mais ce réquisitoire véritablement s'imposait dans les circonstances actuelles.

A l'égard d'un repris de justice, qui était poursuivi pour avoir été trouvé nanti d'un revolver, l'avocat de la société demandait énergiquement au tribunal de ressusciter une loi, vieille de 27 ans, et dont l'application est pour ainsi dire tombée en désuétude.

La loi du 27 mai 1885 permet d'ajouter la peine accessoire de deux années d'interdiction de séjour à la peine de six mois de prison dont est passible tout porteur d'une arme prohibée.

L'armée du crime qui évolue chaque jour sur le pavé de Paris, s'est écrié en terminant M. le substitut Molinié, saura à l'avenir que le seul fait pour ses soldats de sortir dans la rue porteurs d'un revolver, les expose à être expulsés de la capitale et qu'ils seront passibles de 2 à 5 années d'emprisonnement, s'ils y revenaient.

Et le tribunal, que présidait M. Flory, de condamner le compagnon Edouard Forget, pour port d'un browning de gros calibre, à six mois de prison et deux ans d'interdiction de séjour.

Il faut dire aussi que Forget qui était assisté à l'audience de M^e Théodore Valensi, est représenté comme un anarchiste dangereux, très connu dans les milieux libertaires.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Écrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

POUR 40 CENTIMES
en timbres poste
Envoi franco petite boîte

POMMADE MOULIN
qui guérit toutes les Maladies de Peau
BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES
et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches
40 ans d'existence, 4 millions de guérisons
Petite boîte 0fr. 40. Le Pot 2fr. 50
Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand
PARIS. (et bonnes Pharmacies)

MAGIE NOIRE et **SORCELLERIE**. - Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons; découverte des trésors; philtre triomphateur d'amour; prédiction de l'avenir; pour gagner aux loteries et au jeu; pour jeter ou détruire un sort; pour se rendre invisible; faire réussir projet de mariage; tous les secrets des guérisseurs; domination des volontés; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. - Notice gratis. - Ecrire Maison Grésin, 2, rue Amélie, Paris.

INFAILLIBLE ET SÉRIEUX
Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulevard St-Marcel, 72, Paris, son livre *Forces Inconnues*. GRATIS

Concours n° 41 (8 séries)

Fanfan Dégourdi, Pupille de l'Assistance

SEPTIÈME SÉRIE

Pour déchiffrer ce concours, mes chers amis, il vous suffira de tirer 2 diagonales sur les rectangles où se trouvent les lettres et de prendre les lettres seules qui se trouvent sur ces diagonales. Vous savez qu'on appelle ainsi une ligne reliant ensemble les 2 angles opposés d'un rectangle.

Si vous opérez bien ce dont nous sommes sûrs, vous saurez en mettant ces lettres en ordre :

- 1^{re} Série. — Où est né Fanfan.
- 2^e — Dans quel département il a été envoyé.
- 3^e — Près de quelle ville.
- 4^e — Quelle a été sa profession.
- 5^e — Ce qu'il trouva un jour sur son chemin.
- 6^e — Le nom de l'animal dangereux qu'il tua un jour.
- 7^e — Dans quelle colonie il fut envoyé après son engagement volontaire dans l'infanterie coloniale.
- 8^e — Ce qu'il reçut comme récompense après 5 ans de service et de nombreux actes de bravoure.

Ce concours aura 8 séries. Lorsque paraîtra la huitième série, nous vous indiquerons

AMERICA

Fabrication de premier ordre absolument garantie.

BICYCLETTE DE ROUTE

Garantie solide, légère et élégante. Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand Tourisme.

PRIX NET : (Tous les renseignements techniques, Dessins et Descriptions sont envoyés GRATUITEMENT.)

196 FRANCS

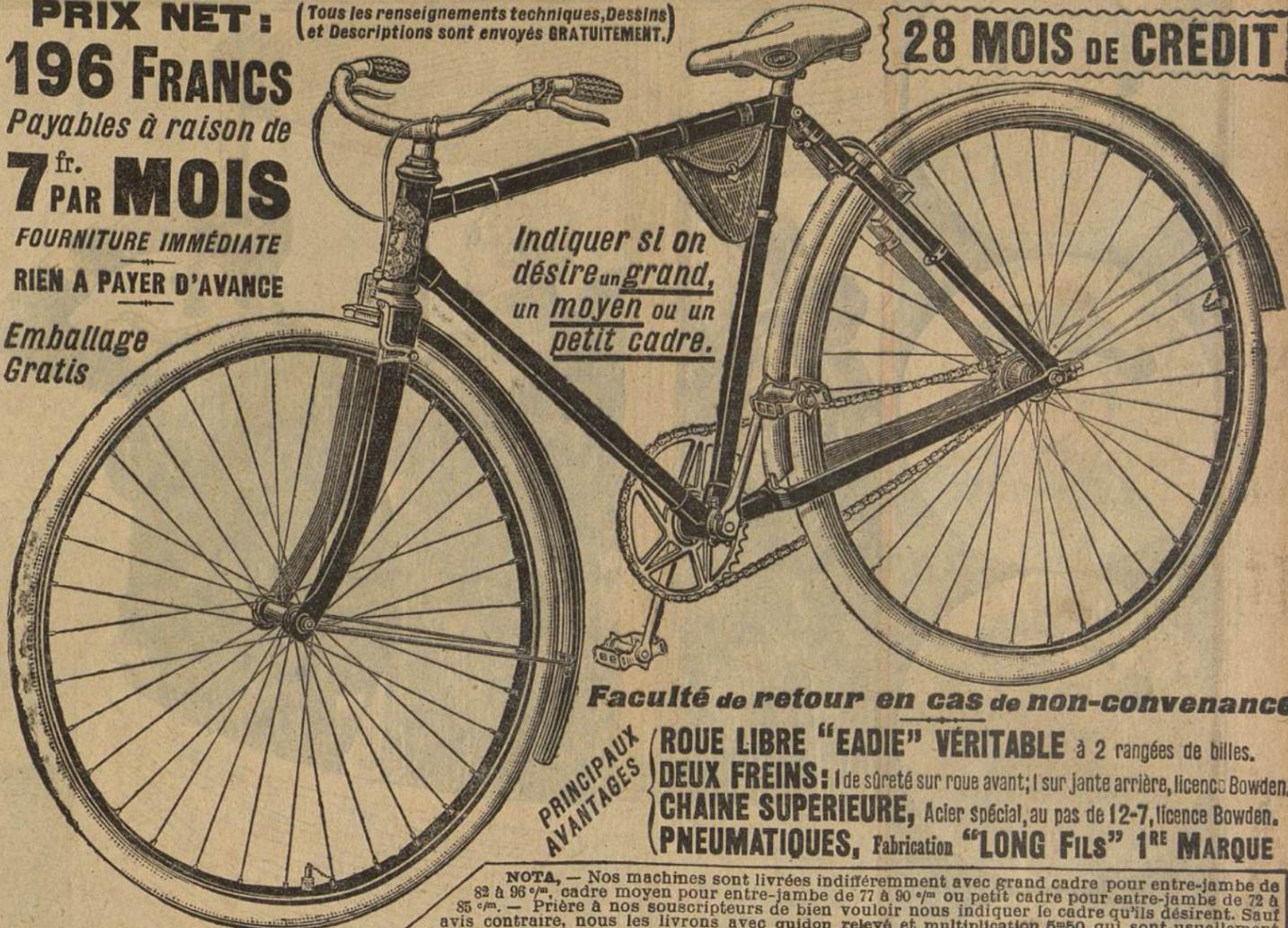
Payables à raison de

7 fr. PAR MOIS

FOURNITURE IMMÉDIATE

RIEN A PAYER D'AVANCE

Emballage
Gratuit



28 MOIS DE CRÉDIT

Indiquer si on désire un grand, un moyen ou un petit cadre.

Faculté de retour en cas de non-convenance

PRINCIPAUX AVANTAGES

ROUE LIBRE "EADIE" VÉRITABLE à 2 rangées de billes.
DEUX FREINS : 1 de sûreté sur roue avant; 1 sur jante arrière, licence Bowden.
CHAÎNE SUPÉRIEURE, Acier spécial, au pas de 12-7, licence Bowden.
PNEUMATIQUES, Fabrication "LONG FILS" 1^{re} MARQUE

NOTA. — Nos machines sont livrées indifféremment avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96 cm, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 80 cm ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85 cm. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5-50 qui sont usuellement adoptés. — La même bicyclette, modèle pour dame, 24 francs en plus.

DESCRIPTION. — Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudure, renforcés à tous les raccords. — Pièces de direction nickelées, en acier décollé. — Guidon à serrage par expandeur. — Pédalier à réglage indesserrable par bagues coniques et concentriques. — Manivelles acier forgé à grande résistance. — Pédales à scie avec entretoises. — Pignon acier laminé, modèle déposé, 52 dents, au pas de 12-7. — Moyeux à cônes indérégables. — Jantes acier demi-nickelées. — Rayons tangents renforcés, marque "Etoile". — Roue libre Eadie véritable, à 2 rangées de billes. — Frein de sûreté nickelé sur la roue avant. — Frein latéral sur la jante arrière, licence Bowden. — Chaîne acier, supérieure, au pas de 12-7. — Garde-boue érable poli et verni. — Selles, 4 spires à 4 fils nickelés. — Sacoche garnie de tous les accessoires. — Email noir très soigné double couche. Nickel extra 1^{er} titre sur cuivre. — Poids en ordre de marche: 13 kilos.

25 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD & BOITTE, à Paris, la Bicyclette AMERICA, comme détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, d'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 191__

Nom et Prénoms _____
Profession ou Qualité _____
Domicile _____
Département _____
Gare de chemin de fer _____

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE *OL
46, Rue de l'Échiquier, 46, PARIS (X^e Arr^t).

GRATIS ET FRANCO ! Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article: PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVREURIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES À COUDRE, etc., etc.
A tout le monde: UN A DEUX ANS DE CRÉDIT.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} Prix : Une splendide montre remontoir en or pour homme. — 2^e Prix : Une magnifique bonbonnière boîte à poudre émail sur argent doré. — Du 3^e au 6^e Prix: Six ravissants gobelets à liqueur en métal argenté intérieur doré, en émail. — Du 7^e au 15^e Prix: Une très jolie glace face à main. — Du 16^e au 20^e Prix: Une belle chaîne de montre régence. — Du 21^e au 25^e Prix: Un merveilleux bracelet jonc doublé or. — Du 26^e au 50^e Prix: Une délicate épinglette de cravate. — Du 51^e au 100^e Prix: Une charmante pelote à épingles. — Du 101^e au 150^e Prix: Un étui pour boîtes d'allumettes.

SCIENCE MAGIE
Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons volées, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire n'engage à rien. Ecrivez: M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Laferrère, Paris.

Prix des Abonnements:
FRANCE: 6 francs par an — ÉTRANGER: 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE
Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^e pour recevoir franco à domicile.
Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

BON N° 7 **CONCOURS N° 41** BON N° 7
FANFAN DÉGOURDI
Conservé ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

C'est dans notre prochain numéro que commencera
notre nouveau grand concours
OU SONT-ILS ?

